



LES

CONTES NOIRS,

OU LES

FRAYEURS POPULAIRES.

I.



IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.



La Grange du Diable.

J. B. Lecy del. J. N. Adam sculp.

LES

CONTES NOIRS,

OU LES

FRAYEURS POPULAIRES;

Nouvelles, Contes, Aventures merveilleuses, bizarres et singulières, Anecdotes inédites, etc., sur les Apparitions, les Diables, les Spectres, les Revenans, les Fantômes, les Brigands, etc.;

PAR J. S. C. DE SAINT-ALBIN.

Des spectres, des fantômes nocturnes,
des monstres, des prodiges, des songes,
et les prestiges de la magie et de l'enfer...

Trad. d'HORACE.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ P. MONGIE, L'AINÉ, LIBRAIRE,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N°. 18.
1818.

PRÉFACE.

L'ouvrage que Muséus a publié en Allemagne sur les contes populaires de son pays et les conseils de quelques gens de lettres, m'ont engagé à composer ce livre. J'ai suivi, autant que je l'ai pu, les diverses opinions des provinces où se passent les faits que je raconte, sur tous les genres d'apparitions, de spectres et de fantômes.

On me reprochera, sans doute, que j'ai fait entrer dans ces contes

des détails parfois un peu trop ridicules : je répondrai qu'ils ne sont pas le fruit de mon imagination, que je raconte les choses à peu près telles que de bonnes gens me les ont racontées, qu'ils croient à tous ces contes avec autant de bonne foi qu'à l'Évangile, et que j'aurais cru ôter le piquant de l'ouvrage, en écartant les petites circonstances, sur lesquelles les paysans s'appesantissent, beaucoup plus que sur les faits principaux. Par exemple, on ne les dissuadera jamais de l'opinion où ils sont, qu'Agrippa a vu, autour de la femme blanche, des chats à trois têtes, gros comme des

bœufs, et couverts de housses de taffetas violet, qu'il a mangé les pastilles en trois jours ; que la grange de Jean Mullin a été bâtie par le diable ; que le pont de pierre de Pont-à-Mousson, est après le pont du Diable de Schellenen, le premier chef-d'œuvre de Satan, en fait de bonne architecture, etc. Je donne ces contes comme des monumens de la crédulité populaire : je dois les donner tels qu'on les a faits. Ils prouvent ce que produit la superstition : des terreurs, des absurdités, des mensonges, et une nouvelle série de fables, non agréables comme celles du paganisme, mais hi-

deuses comme Satan qui en est toujours le héros.

On trouvera sans doute que je ne justifie pas toujours mon titre, en faisant entrer dans ces contes des faits vraisemblables, et qui peuvent avoir eu lieu; mais les morceaux qui ne répondent pas au premier titre du livre, répondent au moins au second; et je les ai admis pour jeter un peu de variété dans l'ouvrage.

C'est dans cette intention que j'ai tâché, autant que possible, de mettre un conte un peu plus gai, après une nouvelle triste et sérieuse. On me dira, comme on l'a déjà fait en d'autres circon-

stances, que mon style n'est d'aucun genre, que je fais succéder souvent le grave au burlesque, et réciproquement; mais outre que les aventures de *la Belle Julie* et de *Gabrielle de Provence* ne pouvaient être écrites avec la même plume que *le Cavalier sans tête* et *le Sorcier Agrippa;* dans *la Grange du Diable*, les travaux des petits démons devaient être peints autrement que l'apparition du spectre, à qui se livre, sans le savoir, la jeune fille du fermier Jean Mullin. Chaque chose à son lieu: j'écrirai gaiement, tant que je le pourrai, quand je me trouverai dans un fonds ridicule; et si,

un instant après, j'ai besoin d'attendrir, je chercherai à tremper ma plume dans les larmes.

Je n'ai pas pris la peine de réfuter les absurdités de ces contes, parce que le lecteur, éclairé et d'un sens droit, n'en a pas besoin; et que l'ignorant perdrait tout le plaisir qu'il prend au merveilleux, si on lui prouvait que ce merveilleux, qu'il respecte si dévotement, est un tissu de sottises; et que d'ailleurs il n'en deviendrait ni moins crédule, ni plus instruit. Au reste, le titre du livre avertit le lecteur qu'il va lire des contes.

Qu'on dise donc ce qu'on voudra de cet ouvrage, pourvu qu'on

le lise et qu'il amuse ; tous mes vœux seront remplis. Sa bizarrerie est un titre auprès d'une certaine classe de lecteurs ; et un recueil de contes doit avoir des attraits pour beaucoup d'autres.

LES

CONTES NOIRS,

OU LES

FRAYEURS POPULAIRES.

LA GRANGE DU DIABLE.

Un fermier de la Champagne, qui se nommait Jean Mullin, vivait heureux et paisible du produit de sa ferme, qu'il cultivait avec sa femme et ses enfans. Quelques bonnes années l'avaient mis à son aise; et il voyait sans peine Catherine, sa femme, lui donner tous les ans un petit casseur de croûtes. Mais celui-là est bien fou, qui se fie à la fortune ! Le tonnerre tomba sur la ferme, et la brûla;

c'était pendant l'hiver : tout le blé qui se trouvait dans la grange et dans les greniers, fut réduit en cendres ; et Jean Mullin était ruiné sans ressource, s'il n'avait eu, par bonheur, une bonne somme d'argent, amassée avec soin pendant les années précédentes.

Il se désola, sans se désespérer ; et puisque le magot lui restait, il ne se crut pas tout-à-fait sur la paille. Sans donc perdre le temps en vaines doléances, il s'occupa bientôt de faire rebâtir sa ferme.

Quand la maison fut achevée, il s'aperçut que ses fonds étaient extrêmement baissés, et craignit de ne pouvoir terminer son entreprise. Il fit pourtant encore ses écuries, et commença sa grange ; mais l'argent lui manqua tout à coup. Il alla trouver ses amis et ses parens qui ne purent ou ne voulurent l'aider en rien ; de façon qu'il se trouva fort embarrassé :

la moisson approchait, et il fallait absolument trouver moyen de mettre à l'abri, des récoltes qui avaient coûté un an de peines et de travaux. Sa ferme était isolée, et il ne pouvait recourir aux granges des voisins.

Un soir qu'il se promenait sur un chemin croisé, à cent pas de sa maison, rêvant à la situation gênante où il se trouvait, il vit venir à lui un homme de haute taille, vêtu de noir, les pieds difformes et emboîtés dans des espèces de bottines, et les mains couvertes de gants rouges.

Cet homme s'approchant de Jean Mullin, lui demanda le sujet des soucis qui paraissaient l'inquiéter; le fermier lui conta sa peine; et l'inconnu lui dit qu'il pouvait aisément en sortir, s'il voulait se fier à lui : « Com-
» ment cela, demanda Jean ? —
» Écoute-moi, reprit le passant, et
» ne t'effraie point. J'ai une puis-

» sance surnaturelle, et j'aime parti-
» culièrement les petits enfans. Ainsi
» tu n'as qu'à dire un mot, ta grange
» sera finie, avant le chant du coq,
» à la seule condition que tu me li-
» vreras l'enfant que ta femme porte
» dans son sein.—Jésus Maria !..» s'écria Jean Mullin, en faisant le signe de la croix de toute sa force.... Aussitôt l'homme noir disparut en grommelant, et le fermier fut convaincu qu'il venait d'avoir la visite du grand diable.

Il se réjouit de le voir parti, regagna sa maison, tout tremblant, ne dit rien à sa femme de ce qui venait de lui arriver, mais jura bien dans son âme de ne jamais faire de marché avec un pareil fripon.

Cependant la moisson était proche, et point de grange. Le fermier ne savait à quoi se résoudre. Il se rappelait souvent l'offre du diable, dont il re-

jetait la pensée avec horreur. « Après » tout, se dit-il un jour, si je pouvais » le revoir, et qu'il voulût mettre » d'autres conditions... Mais, non ; *il » aime particulièrement les petits en» fans...* » On sent bien que Mullin ne les faisait pas pour la barbe du diable.

Ses réflexions devinrent bien plus amères, quand ce fut au mois de juillet, et qu'il fallut songer à placer les récoltes. En se promenant, il retourna machinalement au lieu où le diable lui était apparu la première fois. Il était presque nuit. Il s'assit sur le gazon, et poussa trois gros soupirs ; alors il entendit un léger bruit, se retourna, et vit l'homme noir. « Eh bien ! lui dit » celui-ci, n'es-tu pas décidé ? Tu as » cinq enfans, que feras-tu du sixiè» me, si les autres et leur mère meu» rent de faim ? Que crains-tu d'ail» leurs en me le confiant ? j'en pren» drai soin, et tu seras riche.... »

Jean Mullin voulut faire des représentations ; mais le diable lui tint de si beaux discours sur l'état de ses affaires , qu'il finit par le séduire , et le malheureux père signa de son sang un engagement , par lequel il promettait de livrer son enfant, aussitôt qu'il serait né , au porteur du billet, qui s'obligeait de son côté à lui achever sa grange, la nuit venue, et à la lui laisser bien construite avant le chant du coq.

Après cela , le diable s'envola , et Jean Mullin retourna tout pensif à la ferme. Il ne soupa point; et quand tout le monde fut couché , il sortit dans sa cour pour examiner ce qui s'y passait. Il la trouva pleine de petits monstres qui apportaient des poutres , de la paille , des planches , du mortier , et qui travaillaient en silence avec une ardeur incroyable. Leur visage couleur de feu , leurs doigts cro-

chus, leurs pieds de canard, les cornes qu'ils portaient au front, et la queue qui leur frétillait au derrière, lui firent bientôt reconnaître les habitans de l'empire infernal. Leur chef, d'une taille monstrueuse et aussi grand que dix hommes de cinq pieds, les pressait à la besogne. Il le reconnut à sa voix pour le porteur de son engagement; mais qu'il était différent de la forme sous laquelle il l'avait vu d'abord! Tout son corps de couleur noire, mêlée de taches de feu, ses pieds semblables à des têtes de serpent, ses jambes torses et velues, sa longue queue sans cesse en mouvement, et servant de fouet pour exciter les diables paresseux, ses griffes pointues, son estomac bossu, sa barbe de bouc, sa gueule énorme armée de dents tranchantes, ses yeux brillans comme ceux du lynx, ses oreilles d'âne et ses trois cornes, le rendaient l'objet le

plus épouvantable qui se pût voir. Mullin, glacé d'effroi à la vue d'un pareil monstre, réfléchit douloureusement au sort qui attendait sa progéniture. Ses entrailles paternelles s'émûrent, et il sortit désespéré. Puis, inspiré sans doute par son bon ange, il résolut d'aller tout conter au curé d'un village voisin, qui se moquait, dit-on, du diable et de ses cornes.

Comme l'ouvrage avançait prodigieusement, Jean Mullin détala sans s'arrêter, et arriva bientôt au village. Il alla heurter à la porte du bon curé, qui, le voyant tout en nage, crut qu'il venait demander l'extrême-onction pour sa femme. Mais, quand il sut de quoi il s'agissait. . . . « Malheureux ! » s'écria-t-il, voilà encore un tour de » ce renégat de Belzébuth!... S'il con- » tinue. . . . — Eh ! mon dieu! mon- » sieur le curé, dit le fermier, venez » vite, ou je suis perdu. »

Le curé se tut, s'habilla à la hâte et courut à la ferme.

Jean Mullin tressaillit en voyant la grange élevée, et tous les diables occupés à la couvrir, avec une rapidité sans exemple. Le curé, sans perdre un instant, alla droit à la porte du poulailler, la secoua fortement. Le coq éveillé chanta, et toute la bande infernale disparut en hurlant. Hélas! une minute plus tard, il n'y avait plus de ressource, car il ne restait, pour que la grange fût parfaite, qu'un trou de deux pieds à couvrir.

Le fermier ne sut comment témoigner sa joie et sa reconnaissance au bon curé, qui retourna à son lit; et le jour ne tarda pas à paraître.

Tout le monde s'étonna, quand on vit la grange. Jean Mullin raconta son aventure; tout le monde l'admira; plusieurs voulurent faire un pareil marché avec le diable, mais il ne

parut point : un bon averti en vaut deux. On fit la moisson, on rentra les grains, et la grange servit à merveille. Quant au trou, que les diables n'avaient pu boucher, on s'efforça vainement de le faire; tout ce qu'on y mettait le jour était ôté la nuit; et cette grange se voyait encore il y a quarante ans, à quelques lieues de Sézanne, avec son imperfection irréparable.

Cependant le terme de la grossesse de Catherine arriva. Elle souffrit des douleurs effroyables, et mourut en donnant le jour à une petite fille, qu'on se hâta de baptiser. Mullin, inconsolable de la perte de sa femme, qu'il aimait véritablement, la pleura fort long-temps et mit sa fille en nourrice.

L'enfant, quoique très-faible, paraissait jouir d'une assez bonne santé, mais elle tarissait au bout de sept jours toutes les femmes qui lui don-

naient le sein; de sorte qu'on fut obligé de la sevrer. Son père la confia alors à sa sœur, qui demeurait dans un faubourg de Sézanne et qui promit d'en avoir le plus grand soin.

L'année qui suivit cette naissance se passa, sans qu'il arrivât rien de remarquable, si ce n'est que le jour anniversaire de l'élévation de la grange, à l'heure où les diables avaient été mis en déroute, on entendit autour de la ferme, et principalement sur la grange, un bruit effroyable, mêlé de hurlemens et d'éclats de tonnerre; et les voisins assurèrent y avoir vu voltiger des monstres, d'une forme hideuse et inconnue, ayant des ailes de chauve-souris, et des queues fourchues, avec des cornes rouges sur la tête.

Ce vacarme et ces visions se renouvelèrent tous les ans, le même jour, jusqu'à la mort de la jeune fille, qu'on avait nommée Antoinette.

Quand elle eut atteint l'âge de quinze ans, elle était bien développée et devenait fort jolie; son père se décida à la marier de bonne heure, pour se délivrer de toutes les craintes que lui donnait encore le diable; et il n'était pas embarrassé de lui trouver un époux, car plusieurs jeunes gens lui avaient déjà demandé sa main; mais le cœur d'Antoinette n'avait pas encore parlé.

Une nuit qu'elle s'était couchée, en songeant à faire un choix, elle eut un songe, où il lui sembla voir un jeune homme, galamment habillé, et plus aimable que tous ceux qu'elle avait jamais connus. Son regard amoureux et languissant lui causa une douce impression; il prit sa main, la baisa; elle se réveilla en sursaut, et le songe se trouva une réalité.

Le jeune homme était auprès de son lit; elle lui demanda qui il était.

— « Je suis votre esclave, lui répon-
» dit-il, votre beauté m'a enflammé
» pour vous de l'amour le plus tendre,
» et je mourrai, si vous me re-
» poussez. »

Antoinette, un peu remise de sa surprise, et ne voulant pas causer la la mort de celui qu'elle aimait déjà, ne lui répondit pourtant point, mais lui demanda comment il était entré.

— « Que vous importe! dit l'amant;
» qu'il vous suffise de savoir que je
» vous adorerai toujours. »

Il lui dit ensuite des douceurs, auxquelles elle n'était point accoutumée, lui fit mille protestations d'amour, et arracha d'elle la promesse de l'aimer uniquement. Elle lui ordonna alors de se retirer, et il sortit par la fenêtre.

Antoinette se leva, voulut le suivre des yeux, mais elle ne vit plus rien. Elle resta pensive, livrée à ses réflexions, en proie à un feu qu'elle sen-

tait pour la première fois, et qui croissait de minute en minute; elle se recoucha ensuite; mais le sommeil n'approcha plus de ses yeux.

Elle passa la journée suivante, silencieuse, triste, et ne se reconnaissant plus. Elle ne dit rien du jeune homme; apparemment qu'il lui avait recommandé d'être discrète, ou, s'il ne l'avait pas fait, c'est qu'il jugeait cette précaution inutile, d'après la conduite qu'il avait tenue avec elle.

Il revint la nuit suivante, se montra plus tendre encore; et ce manége dura huit jours, sans qu'Antoinette sût le nom de son amant. Son amour n'en était pas moins devenu terrible; elle perdait le repos, ne mangeait presque point, et tressaillait à tout instant. Tout le monde s'en aperçut; et, selon la coutume, chacun de ses prétendans se flatta en secret de lui avoir inspiré cette passion.

La neuvième nuit, l'amant inconnu ne manqua pas de paraître, aussitôt que minuit sonna. Il s'approcha du lit d'Antoinette qui ne dormait point. Elle le vit avec transport, et il lui fit répéter le serment de l'aimer toujours. Ensuite il lui en demanda le plus précieux gage. Antoinette ne le comprit point; et le jeune homme, après l'avoir enivrée de baisers, profita d'un moment de faiblesse, et lui ravit cette fleur, qu'on ne peut cueillir qu'une fois.

Antoinette, revenue de son égarement, eut honte d'elle-même, et voulut repousser son séducteur; mais il la consola si tendrement, qu'elle s'oublia une seconde fois; et ils passèrent la nuit dans les plaisirs les plus doux. L'amant se retira avant l'aurore, et la jeune fille ne put encore voir ce qu'il était devenu.

Elle se leva bientôt, agitée, interdite, et s'enferma, tout le jour, dans

sa chambre, pour méditer à son aise, soupirant après le retour de la nuit. Elle vint enfin cette nuit qui devait se passer bien différemment de la précédente.

Antoinette se coucha de bonne heure; et quand minuit sonna, elle écouta si elle n'entendait point venir son amant. Rien ne parut. Mais vers deux heures du matin, elle ouït un bruit lointain et effrayant, sa fenêtre s'ébranla bientôt, et elle vit entrer.... un spectre horrible, sanglant, portant une torche à la main, une barbe sale et épaisse, des cheveux roux, et velu par tout le corps. Un frissonnement subit la saisit, et elle allait pousser un cri d'effroi quand le monstre accourant lui mit une griffe glacée sur la bouche, et lui fit signe de se taire.

Il se pencha ensuite sur son estomac, s'assit au bord du lit, et la con-

templa avec des yeux dévorans. La pauvre fille était mourante.

Le spectre se leva enfin après une demi-heure d'un silence épouvantable, et lui dit en lui prenant la main : « *Tu es à moi pour l'éternité! tu m'en* « *as fait le serment.....* » Et aussitôt il s'évanouit, laissant dans la chambre une odeur empoisonnée, et dans le cœur de la malheureuse Antoinette, toutes les frayeurs de l'enfer.

Lorsqu'elle eut recouvré quelques forces, elle cria au secours. Sa tante accourut, et, la voyant dans un état si affreux, elle lui demanda pourquoi elle l'appelait. Antoinette lui conta ce qu'elle venait de voir et d'entendre, sans lui confier ce qui avait précédé; de façon que sa tante, qui faisait l'esprit fort, la traita de visionnaire et s'alla recoucher.

On se figure aisément comment la jeune fille passa les heures qui suivi-

rent. Quand il fut jour, on alla voir si ses frayeurs étaient dissipées, et on la trouva malade à la mort. On fit venir un prêtre qui la rassura et parvint à rendre quelque calme à son esprit.

La tante promit de passer la nuit avec elle, et la passa en effet. Elle se moquait des terreurs qu'éprouvait sa tremblante nièce, quand l'horloge de la paroisse sonna deux heures. La fenêtre s'ouvrit avec fracas, et le spectre parut, comme la veille. Antoinette poussa un cri, et sa tante tomba évanouie sur le plancher.

Le fantôme s'accroupit sur le lit, prit la main de la jeune fille, la regarda avec des yeux enflammés, et lui dit, de même que la nuit précédente: « *Tu es à moi pour l'éternité! ..... tu* » *m'en as fait le serment.* » Après quoi, il disparut.

Quand la tante revint à elle, elle

appela son mari à grands cris, lui dit que sa nièce ne s'était point trompée, que le diable venait réellement la visiter, qu'elle l'avait vu de ses propres yeux, et qu'il fallait avertir le curé de la paroisse, pour qu'il l'exorcisât la nuit prochaine.

Le curé vint en effet, accompagné d'un vicaire, et il fut décidé qu'ils passeraient la nuit dans la chambre d'Antoinette, avec son oncle et deux de ses cousins. Ils y entrèrent tous les cinq avant dix heures, se postèrent sur des chaises; et le curé, qui tenait son bréviaire à la main, et son bénitier entre ses jambes, déclara fermement qu'il ne désemparerait de là, qu'après en avoir expulsé l'ennemi de Dieu et des hommes.

Malgré ces bonnes résolutions, il était à peine onze heures, qu'ils étaient tous endormis, aussi-bien que la pauvre Antoinette, à qui cela n'était pas

arrivé depuis long-temps, sans qu'on ait su depuis si ce sommeil était naturel, ou un ouvrage de Satan.

Mais la jeune fille fut éveillée à minuit, par son tendre amant, qu'elle croyait n'avoir point vu pendant les deux nuits affreuses, et dont l'absence commençait à l'inquiéter. Elle aurait pu soupçonner le vrai de la chose, si elle eût été plus instruite des ruses du diable.

Elle le revit avec plaisir, et son retour sembla dissiper toutes ses craintes, soit qu'il lui eût donné des forces surnaturelles, ou que l'amour soit assez puissant pour effacer le sentiment des autres passions. Il se montra plus amoureux que jamais, s'excusa de n'être point venu durant deux nuits, pour certains devoirs indispensables qu'il avait été obligé de remplir. Antoinette le crut, et elle allait peut-être s'abandonner encore, sans songer à

ceux qui l'entouraient, quand le curé s'éveilla en sursaut.

Il s'étonna de sa distraction, se frotta les yeux, et vit auprès de la jeune fille, non un amant beau, aimable, bien fait; mais un ange de ténèbres qu'il avait déjà exorcisé deux ou trois fois. Il recula saisi d'horreur, et réveilla ses quatre compagnons. Tous frissonnèrent à la vue du diable, et poussèrent des cris d'alarme. Antoinette interdite, ne possédait plus le pouvoir de parler, quand le prêtre jeta au nez de son amant une aspersion d'eau bénite. L'illusion s'évanouit aussitôt : elle reconnut, dans l'être séduisant à qui elle s'était livrée, le spectre qui l'avait tant épouvantée pendant deux nuits. En même temps, le curé le conjura, au nom du Dieu vivant, de dire ce qu'il demandait. Il répondit d'une voix terrible, qu'il était maître de cette fille, que son père la lui

avait promise, qu'elle s'était donnée à lui, et qu'il était son époux. *Elle est à moi pour l'éternité*, continua-t-il, *j'en ai reçu le serment.* Il proféra ensuite des blasphèmes exécrables, et voulut emporter sa victime : mais le prêtre l'en empêcha à force d'oraisons et d'eau bénite ; il l'obligea à se retirer seul. Il ne l'eût pas plutôt fait, qu'Antoinette tomba dans des convulsions affreuses, se renversa les yeux et les membres, et le curé dit qu'elle était possédée, ce qui fit dresser les cheveux à l'oncle et aux deux cousins, qui s'enfuirent.

Le curé, resté seul avec son vicaire, fit tant de conjurations, qu'il força le diable à se remontrer. Il lui ordonna de lâcher prise; mais le démon intrépide répondit qu'il avait le droit de prendre possession de son bien, et déclara fortement que rien n'était capable de l'en empêcher.

Le curé sentit bien que toute résistance devenait inutile, c'est pourquoi il eût recours à un autre moyen. Adressant donc la parole à son ennemi, d'un ton moins impérieux, il lui représenta qu'il avait agi avec fraude, qu'il n'était époux d'Antoinette que par surprise, que la surprise était condamnée par les lois divines et humaines, et que néanmoins on ne le tourmenterait pas plus long-temps, s'il consentait seulement à différer un peu son enlèvement; qu'on ne lui demandait que de laisser Antoinette en paix, pour faire au moins ses adieux, jusqu'à ce que la bougie, qui était allumée dans la chambre, fût consumée.

Le diable, après un moment de silence, consentit à ce dont on le priait, et le curé triomphant éteignit la bougie, l'enveloppa dans trois serviettes, et la plongea dans l'eau bénite. Le démon stupéfait fut obligé de se reti-

rer en hurlant et plein de rage. L'agitation horrible d'Antoinette se dissipa, et elle tomba bientôt abattue dans un sommeil profond.

Le curé retourna à son logis, enferma la précieuse chandelle dans une armoire dont il portait la clef, qu'il eut soin de bénir, pour que le diable ne pût y mettre la griffe, et Antoinette ne vit plus rien : mais elle était devenue enceinte des œuvres de Satan ; et au bout de six mois de grossesse, elle ressentit les douleurs qui accompagnent l'enfantement. Elle accoucha bientôt, non sans des maux inexprimables, d'un petit monstre hideux, qui avait de la laine rousse par tout le corps, un bec de canard et deux oreilles de hibou. On l'étouffa en naissant.

Trois ans après, il arriva à Sézanne un jeune homme qui vit Antoinette, et en devint épris. Sa pâleur, la mélancolie qui la dévorait, son aventure

qu'on lui conta, les frayeurs que ses amis s'efforcèrent de lui inspirer, rien ne put le dégoûter d'elle. Il parvint à s'en faire aimer, demanda sa main et l'obtint.

Ils vécurent assez long-temps ensemble, sinon heureux, du moins tranquilles; mais Antoinette n'eut point d'enfans, et sa race est éteinte sur la terre.

On assure aussi que, lorsqu'elle mourut, le diable fit de nouveaux et vains efforts pour s'emparer d'elle. Il fut encore obligé de déguerpir avec un pied de nez, parce qu'on avait eu soin de donner à la défunte un bon passeport pour l'autre monde.

LES LUTINS DE RENNES.

Un avocat de la ville de Rennes étant venu à mourir, sa maison fut hantée par des lutins, qui en chassèrent les gens et y firent, pendant plusieurs nuits, un tapage épouvantable. Cependant on ne voyait rien; car, comme on sait, les lutins prennent plaisir à tourmenter leur monde, sans avoir la complaisance de se laisser voir, à moins qu'ils n'y soient forcés par un pouvoir surnaturel.

Au bout d'un mois, le bruit cessa enfin; la maison redevint paisible, et on se hâta de chercher à la vendre. Il se présenta quelques acheteurs; mais dès qu'on entrait en marché, le vacarme recommençait avec la nuit, et ersonne n'osait se décider à log

dans un repaire de revenans. La maison resta ainsi fort long-temps inhabitée, et on désespérait d'en tirer rien, lorsqu'il se présenta un vieil officier, qui ne croyait pas aux apparitions, et trouvait à cette maison des attraits, dans ce qui était pour les autres un objet de terreur. Comme on la lui cédait à bas prix, il ne marchanda pas long-temps, et, le marché conclu, il s'installa dans sa nouvelle habitation.

Le soir venu, il monta dans une grande salle, y fit un bon feu, et se décida à y attendre ses hôtes.

Bientôt il entendit marcher autour de lui; il ne vit rien, mais il sentit fort bien qu'on lui tirait l'oreille un peu cavalièrement; il se leva tout en colère, et aperçut derrière lui un petit souper fort proprement servi. « Oh!
» si c'est pour cela qu'on me fait le-
» ver, dit-il, il n'y a pas de mal; mais

» on pourrait agir un peu moins ru-
» dement. »

Tout en parlant ainsi, il s'approcha de la table, qui s'éloigna de lui. Il resta tout stupéfait de ce prodige, et courut après le joli souper, qui faisait le tour de la chambre, sans qu'il sût comment, s'arrêtant dès que l'officier s'arrêtait, et fuyant devant lui dès qu'il s'avançait. Après avoir poursuivi ainsi la table et les mets qu'elle portait, pendant une demi-heure, il envoya tout au diable, et s'assit tout essoufflé sur une chaise, jurant bien comme un vieux suisse.

Alors la table vint d'elle-même se placer entre ses jambes : les mets se découpèrent et descendirent sur son assiette ; le vin se versa dans son verre, le tout par des mains invisibles. « Allons, dit-il, il faut oublier le pas-
» sé ; il paraît que ces êtres-là aiment

» à se divertir, mais leur procédé me » racommode avec eux. »

Et il prit un morceau qui lui semblait succulent et qu'il porta à sa bouche ; il en savourait la délicieuse odeur et se réjouissait d'avance à le manger, lorsqu'en touchant ses lèvres, le morceau s'envola et disparut vers le milieu de la chambre, s'engloutissant sans doute dans la bouche d'un de ces invisibles, qui se prit à rire à gorge déployée en avalant ce que notre homme croyait si bien tenir.

L'officier trouva le tour un peu fort et voulut ranimer son courage consterné, avec le vin qui avait l'air délicat. Hélas ! il n'eut pas non plus la consolation d'y toucher. Sitôt qu'il tint le verre entre ses dents, le vin en sortit avec beaucoup de subtilité, lui passant sous la moustache, sans entrer dans sa bouche. Il fit de nouveaux efforts sans pouvoir rien manger, ni

rien boire de tout ce qui chargeait la table des-lutins, ce qui le mit dans une fureur effroyable. Mais il fut obligé de se modérer, puisqu'il ne savait sur qui apaiser sa colère ; et il se fit apporter à souper à ses frais.

Il se flattait alors de braver les esprits qui le tracassaient; il comptait sans son hôte. Les mets qu'on lui apportait furent à peine entrés dans la chambre, qu'ils s'échappèrent des mains qui les portaient et s'envolèrent on ne sait où, au grand étonnement du garçon qui prit la fuite, tout hors de lui, et sans demander son reste.

L'officier, désespéré, alla souper chez un de ses amis, à qui il conta son aventure. Celui-ci, qui avait des connaissances dans les sciences secrètes, lui donna la précieuse *clavicule de Salomon*, et lui indiqua la prière qu'il devait dire pour purger sa

maison. Le héros y retourna sur l'heure, ouvrit le livre, fit la conjuration indiquée, avec les cérémonies compétentes. Aussitôt il entendit un grand bruit semblable à un ouragan, et vit sortir de terre un être qu'il ne connaissait point, beau comme un astre, et richement vêtu. « Parle, lui dit » l'esprit, me voici prêt à te servir, » ainsi que toutes les intelligences » soumises au grand Salomon. — En » ce cas, demanda l'officier, quels » sont ces maudits lutins qui rendent » ma maison inhabitable? — Vois, » répondit l'esprit.... »

L'officier aperçut alors visiblement toute la chambre remplie de farfadets singulièrement bâtis, de taille courte et mal formée, vêtus d'habits de toutes couleurs. Ils sautaient et gambadaient de cent façons diverses et faisaient mille singeries assez divertissantes; mais on remarquait dans leurs yeux

une certaine malignité capable de faire peur aux plus fins, de sorte que le maître de la maison pria l'esprit bienfaisant de les renvoyer pour toujours.

« Ils sont venus ici, répondit l'es-
» prit, de la part des âmes que l'avo-
» cat défunt, à qui appartenait cette
» maison, a su tromper pendant sa
» vie. Nulle force humaine n'était ca-
» pable de les dissiper ; mais ils ne
» résisteront pas à la puissance que le
» Dieu vivant m'a donné sur eux. »
En parlant ainsi, l'esprit souffla sur les lutins, qui s'évanouirent comme un songe. L'officier le congédia en le remerciant humblement, et depuis sa maison fut tranquille.

LES DEUX AMANS.

Quoiqu'on ait perdu l'habitude de croire au véritable amour, on le trouve pourtant encore quelquefois; mais si rarement, qu'on le pourrait presque regarder comme un prodige.

Toutefois est-il vrai que cette noble flamme, qui agrandit le cœur de l'homme, cette seconde nature qui détruit la première et élève les mortels au-dessus d'eux-mêmes, met en proie l'être qu'elle ennoblit, aux rigueurs que le destin réserve à tout ce qu'il y a de grand dans le monde. Il est peu de personnes qui aient vu le véritable amant, heureux, jouir en paix de son amour.

Alphonse et Julie vivaient naguère en Languedoc, unis par les liens de

l'estime et de l'amour le plus tendre. Ils s'aimaient depuis long-temps ; ils connaissaient mutuellement leurs défauts et leurs faiblesses, et ne s'en chérissaient pas moins. Alphonse avait vingt ans; Julie, dix-huit. Nés dans le même village, tous deux enfans de riches cultivateurs, leurs goûts, leurs humeurs et leurs caractères sympathisaient en tout ; aussi souhaitaient-ils ardemment cette union sacrée, après laquelle soupirent tous les jeunes cœurs que le vice n'a point encore infectés.

Les parens étaient d'accord, et ne différaient le jour de leur bonheur que pour le rendre plus éclatant.

Un oncle maternel de Julie, riche négociant de Marseille, qui devait sa fortune au commerce, à la probité et à l'industrie, devait venir à la noce, et avait promis d'en faire les honneurs.

Les jours qu'on passait à l'attendre étaient des siècles pour les deux amans, et son arrivée leur causa des transports de la joie la plus vive; aussi fut-il comblé de caresses et de baisers par sa jolie nièce. Il amenait avec lui son fils, jeune libertin, plein de passions, qui abusait de la faiblesse que son père avait pour lui, pour s'abandonner à tous ses caprices.

Sitôt qu'il vit Julie, Ernest conçut pour elle une flamme subite qu'il n'avait jamais sentie pour aucune de ses nombreuses maîtresses, et il ne fit aucun effort pour la réprimer. La candeur de cette jeune fille, sa vertu, sa douceur, son maintien décent, son caractère enjoué, achevèrent de lui tourner la tête; et il lui avoua le feu qui le consumait. Julie, étonnée, lui représenta que dans trois jours elle allait donner sa main au jeune Alphonse, et qu'il ne parlait sans doute

pas sérieusement en lui tenant des propos d'amour; mais Ernest lui protesta qu'il l'aimait véritablement, qu'il n'avait jamais aimé avant de la connaître, et qu'il ne pouvait éteindre une flamme à laquelle sa vie était attachée. Il poussa les choses à un point, que l'aimable cousine se fâcha, et alla, toute désolée, déposer sa douleur, la première qu'elle eût éprouvée depuis qu'elle était au monde, dans le sein de son cher Alphonse.

Celui-ci s'efforça d'abord de la rassurer; puis, réfléchissant aux suites que pouvait avoir la violente passion de son rival, il trembla que ses grandes richesses ne décidassent le père de Julie en sa faveur, auquel cas il ne lui resterait qu'à mourir. Néanmoins, il avait reçu la parole des parens de son amie; et les choses étaient si avancées, qu'il se tranquillisa un

peu. La nuit vint, et Julie retourna chez son père.

Elle se coucha de bonne heure, pour ne point voir son cousin; et l'amoureux Ernest saisit l'instant de son repos pour déclarer l'état de son cœur à son père et à son oncle. Le père, qui avait conçu d'autres projets, pour l'établissement de son fils, s'y opposa d'abord; mais quand Ernest lui eut dit qu'il mourrait s'il n'était dans deux jours l'époux de sa cousine, il en obtint tout ce qu'il désirait.

Le père de Julie fut bientôt gagné: les immenses richesses d'Ernest, la considération dont jouirait sa fille, quand elle serait sa femme, et tous ces vils calculs d'intérêt qui séduisent les parens et causent la désolation, le malheur, et trop souvent la perte des enfans qu'ils sacrifient, le décidèrent sans peine à donner sa fille à l'homme qu'elle n'aimait point, qu'elle ne pou-

vait aimer. Ainsi, le soir même, il envoya dire à Alphonse, qui se promenait devant sa porte, agité par de sinistres pressentimens, que l'union projetée entre lui et Julie était rompue, et qu'on le priait de ne plus la voir.

Alphonse, terrassé, resta muet; et, quand il se retrouva seul, il s'abandonna au plus affreux désespoir, et résolut de se donner la mort. Il s'éloigna de la maison de son père, s'enfonça dans un petit bois, qui avait reçu les sermens de son amour, et y passa une nuit horrible. Le soleil se leva, et le trouva plongé dans les larmes et les réflexions les plus amères. « Voilà donc, se dit-il, le der-
» nier de mes jours. J'étais à la veille
» du bonheur. J'en savourais d'avance
» la trop flatteuse amorce; et j'en suis
» à jamais privé par un traître. Je
» mourrai, sans attendre que la dou-

» leur vienne terminer le triste reste » de ma vie. Que je puisse au moins » recevoir un baiser d'adieu de celle » que j'aime, je mourrai sans me » plaindre. » Il retomba ensuite dans son abattement.

Cependant le père de Julie lui annonça les nouvelles résolutions qu'il avait prises, et lui ordonna de se préparer à suivre le lendemain Ernest à l'autel. « Grand Dieu ! s'écria Julie, » l'ai-je bien entendu ? Moi, l'épouse » d'Ernest ! Est-ce ainsi que vous » tenez les promesses sacrées que vous » avez faites à mon amant. — Vous » n'en avez plus d'autre qu'Ernest, » reprit sévèrement le père ; aimez-le » comme il vous aime, et souvenez-» vous que je vous defends de parler » désormais à Alphonse. » Il sortit en achevant ces paroles, et laissa sa fille se livrer à sa douleur et à son dés-

Cette triste journée s'écoula aussi lentement qu'un jour de deuil pour les malheureux amans, et Julie ne put sortir de sa chambre.

Alphonse erra tout le jour, morne, agité, portant la mort et la rage dans les yeux, et cherchant son amante ou son rival. Il ne rencontra ni l'un ni l'autre.

Quand la nuit parut, il porta ses pas vers la maison de son amante; et le chien qui gardait la ferme, reconnaissant l'ami de sa jeune maîtresse, courut au-devant de lui et le caressa. « Pauvre animal! dit Alphonse, com-
» bien ton cœur est au-dessus du cœur
» de l'homme! celui qui possède ton
» attachement ne craint pas de le per-
» dre.... » En disant ces mots, il s'avança, en tremblant, sous la fenêtre de Julie. Il prêta l'oreille; les sanglots déchirans de son amante parvinrent

bientôt jusqu'à son cœur, et son cœur brisé se noya dans les larmes.

Elle ouvrit alors sa fenêtre, pour voir encore le ciel, et aperçut Alphonse. « Quoi! c'est vous? lui dit-» elle..... Hélas! le jour qui luira » bientôt devait éclairer notre union, » et combler tous nos vœux! .... » On nous sépare.... Un autre monde » nous réunira.... Mais, retirez-vous. » Si vous étiez vu, cher Alphonse, » vous nous perdriez tous deux. Adieu. » Vous saurez bientôt si je vous ai » aimé. »

Alphonse ne put lui répondre. Sa voix étouffée ne pouvait plus pousser que des accens plaintifs et monotones.

Ils s'embrassèrent, se jurèrent de s'aimer à jamais : un bruit qu'on entendit alors dans la chambre voisine força Julie à se retirer, et Alphonse à sortir de cette enceinte, où il laissait ce qui l'avait jusqu'alors attaché à la vie.

Dès qu'il fut jour, les parens de Julie entrèrent dans sa chambre pour parer leur victime et la conduire à l'autel. Mais Dieu! quel fut leur effroi, quand, sur un lit ensanglanté, ils ne trouvèrent plus qu'un corps pâle, défiguré, et glacé par la mort. Toute la maison retentit de cris et de lamentations; et les apprêts de nocesse changèrent en funérailles.

Ernest et son père, effrayés, repartirent sur-le-champ pour Marseille; et le père de Julie pleura sur les suites déchirantes de sa funeste ambition.

Mais quand Alphonse apprit cette affreuse nouvelle, quand on lui eut dit que son amante s'était donné la mort, il tomba dans un délire épouvantable. « C'en est trop, s'écria-t-il, elle » a eu le courage de me précéder dans » la tombe; et moi, lâche, j'oserais » encore lui survivre un instant.... »

En même temps, il voulut attenter

à ses jours. Ceux qui l'entouraient l'arrêtèrent, et le portèrent sur son lit, où l'on fut obligé de le lier fortement. Il refusa de prendre aucune nourriture, et passa la journée en invoquant la mort, sans que les larmes de son père et les prières de sa famille pussent calmer ses transports.

Le jour fit place à la nuit, et l'accablement où il se trouvait, lui procura un léger sommeil. On le laissa seul, mais après s'être assuré qu'il ne pouvait se délier; et chacun s'alla mettre au lit.

Il s'éveilla après une heure de repos et de songes pénibles, et se replongea dans ses noires pensées. Bientôt sa chambre fut éclairée d'une douce lumière, et il aperçut, au fond, une jeune vierge, couverte d'un long voile blanc, et portant plusieurs traces de sang sur sa robe.

Il crut d'abord que son imagination

se créait un fantôme, mais quand le voile fut ôté, il reconnut son amante qui s'avançait vers son lit lentement et les yeux baissés. « Dieu de bonté! » s'écria-t-il, n'est-ce point un son- » ge? Est-ce bien ma Julie que je revois.... » — Oui, c'est moi, lui dit- » elle, c'est moi qui reviens du séjour » des morts, pour t'ordonner de vivre » et de respecter les jours que le ciel » t'a donnés. — Hé! puis-je vivre en- » core, reprit Alphonse, quand vous » ne vivez plus. — Oui, tu le dois; » n'imite point mon criminel atten- » tat; vis pour apaiser le ciel, pour » expier ma faute; *c'est ton amante* » *qui t'en conjure et qui implore tes* » *prières.* »

Après avoir dit ces paroles, elle s'évanouit, et disparut aux yeux d'Alphonse qui, immobile et privé de l'usage de ses sens, était plus accablé que jamais.

On le trouva le lendemain plus tranquille, mais sa vie semblait prête à s'éteindre. On fit venir un médecin qui lui donna quelques alimens, et fit ôter les liens qui le tenaient immobile sur son lit. Ses forces étaient d'ailleurs tellement épuisées, qu'on ne devait plus craindre qu'il en abusât.

Son amante lui apparut encore la nuit suivante, s'avança près de son lit, et lui mit dans la bouche une goutte de rosée, qui fut pour lui un baume salutaire. Il sentit subitement renaître sa vigueur et son courage ; et Julie lui dit : « Conserve-toi pour » moi, cher Alphonse, *c'est ton amante* » *qui t'en conjure et qui implore tes* » *prières*. — Eh bien ! reprit Alphonse, » je te prouverai combien tu m'es » chère, en m'efforçant de t'obéir; » mais je fuirai les hommes.... — Suis- » moi donc, continua-t-elle. »

Aussitôt elle le prit par la main et le transporta, à travers les airs, dans une solitude écartée.

Ce fut là qu'il vécut quelques années encore, priant le ciel pour sa bien aimée, qui venait tous les soirs ranimer son courage.

Il mourut dans ses bras, et maintenant tous deux, dans un monde moins barbare, ils sont unis, sans craindre de se voir séparés.

LE REVENANT,

ANECDOTE.

Le magister de Villette, petit village à une demi-lieue d'Arcys, s'était marié, dans un âge déjà avancé, à une jeune paysanne qui mourut un an et un jour après ses noces, en donnant l'être à un enfant, dont le mari n'était pas fort porté à se croire le père.

Il était faible et caduc, et avait pris une femme plutôt pour se donner une compagné qui eût soin de lui que pour se livrer à des plaisirs dont le germe était éteint dans son corps cacochime.

Quand sa femme s'était déclarée enceinte, quelques indiscrets avaient publié qu'on avait vu Georgette,

seule avec un grand homme vêtu de noir, qu'on ne connaissait point, et qu'ils avaient soin d'éviter d'être aperçus ensemble; de sorte que si le magister n'avait craint de s'attirer quelque vilaine affaire, en manquant de respect aux morts, il aurait clabaudé, et déchargé son cœur contre sa défunte; mais il redoutait les gens de l'autre monde : c'est pourquoi il se tut, et se décida à élever l'enfant.

Un soir, le neuvième qui suivit l'enterrement, il se coucha après avoir sonné l'*Angelus*, en songeant à sa femme qu'il soupçonnait tout bas de n'avoir pas vécu en odeur de sainteté; et bien qu'il berçât depuis un gros quart d'heure l'enfant qui portait son nom : comme le petit marmot ne voulait pas s'endormir, il ne put s'empêcher de lui dire aigrement : « Hé jarni! dors si tu veux, mais au moins » laisse-moi dormir, petit fils de ca-

» tin, ou que le diable t'emporte toi
» et ta mère !.... »

A peine achevait-il ces paroles malhonnêtes, qui ne pouvaient manquer de déplaire à la maman, qu'il entendit dans le grenier un roulement subit, accompagné d'un bruit sourd effroyable, et interrompu de temps en temps par des cris qu'il ne pouvait définir.

Il commença à trembler de tous ses membres, et sentit son cœur prêt à défaillir. Il s'aperçut bientôt de l'indiscrétion qu'il venait de commettre, en accusant la vertu de sa femme, et mordit vingt fois sa langue, pour lui apprendre à avoir, une autre fois, plus de retenue ; mais le bruit n'en continuait pas moins, et le pauvre magister était hors d'état de crier, ni de descendre du lit, pour aller dissiper ailleurs la frayeur qui le mettait à l'agonie.

Il passa cette nuit dans des transes

et des angoisses inexprimables, ne pouvant dormir ni se rassurer, recommandant son âme à Dieu et à la bonne Vierge, et priant de tout son cœur pour le repos de l'âme de Georgette, à qui il promettait trois bonnes messes, et une neuvaine de *De profundis*.

Le mouvement qu'il entendait dans le grenier cessa au point du jour; le soleil ranima un peu son courage, et il se leva tout en eau, pour aller conter la chose au sacristain, au choriste et au fossoyeur de la paroisse.

Tous les trois opinèrent gravement que c'était l'âme de la défunte, qui venait demander des prières, et qu'il fallait la tirer du purgatoire au plus vite, parce que, si elle se voyait négligée, elle ne tarderait pas à venir tirer les pieds de son mari, avec ses mains froides et décharnées, comme on en avait vu tant d'exemples.

Le magister frissonna et sentit ses cheveux gris se roidir comme du crin, à ces terribles paroles. Il courut d'une haleine chez le curé qui, n'ayant rien de mieux à faire ce jour-là, célébra une messe de *Requiem* pour Georgette, moyennant la pièce de douze sous.

Cette cérémonie rendit le veuf un peu plus tranquille, mais le bruit n'en recommença pas moins dès que le jour fut tombé; il lui sembla même qu'il était plus fort que la veille, et il prit ses jambes à son cou, et se sauva chez le sacristain, qu'il supplia de venir à sa maison.

Le prudent sacristain, qui avait de l'expérience en pareil cas, fit la sage réflexion que deux personnes étaient bien faibles contre des revenans, et qu'un peu de renfort ne nuirait pas, s'il y avait du danger. Deux jeunes garçons du village, qui se trouvaient

là par hasard, et qui savaient de quoi il s'agissait, se proposèrent d'accompagner aussi le magister, promettant bien de faire reculer le diable même, s'il osait se présenter.

On accepta leur offre avec reconnaissance, et nos quatre champions se rendirent courageusement à la maison du magister. Leur valeur se ralentit un peu, et leurs mines s'allongèrent, quand ils entendirent le roulement perpétuel, les coups qu'on frappait sur les planches, et les cris aigus que le revenant poussait dans les instans où le bruit venait à s'interrompre.

Et sans leur réputation de braves, qu'ils ne voulaient pas ternir, les deux jeunes gens auraient délogé de bien bon cœur de cette maison funeste.

Sur ces entrefaites, un gros laboureur qui avait l'âme un peu moins timide, vint rendre visite au magister

et lui causa, par sa présence, une joie extrême, aussi-bien qu'aux trois autres gardiens.

Il proposa de visiter les lieux et d'obliger le revenant à déguerpir, à moins qu'il ne vînt de la part de Dieu, ce qui glaça d'effroi tous les assistans.

« Eh quoi! père Simon, lui dit le » sacristain, oseriez-vous regarder en » face un mort qui peut vous rendre » paralytique, rien qu'en vous tou- » chant du bout du doigt? Souvenez- » vous de la mère Remy, qui a été tant » battue d'un revenant, en passant sur » le cimetière, qu'elle en est tombée » malade à n'en pas relever: et ce » pauvre monsieur Grand-Jean, que » mon grand-père a connu quand il » allait à l'école, n'a-t-il pas voulu » connaître, comme cela, un reve- » nant qui cassait tout dans sa maison? » Vous savez ce qu'il en a tiré; le re- » venant lui a donné un grand souf-

» flet et lui a mis dans la bouche un
» doigt plus froid que de la glace, qui
» lui a fait tomber toutes les dents.
» Le meilleur parti, à mon avis, c'est
» de faire dire des messes ; quand il y
» en aura le compte, le revenant s'en
» retournera. »

—« A la bonne heure, reprit Simon ;
» mais, en attendant les messes, mon-
» tons toujours au grenier. Ces deux
» gaillards-là vont me suivre ; et vous,
» monsieur le sacristain, vous nous
» attendrez ici, avec le maître de la
» maison. » Et aussitôt il donna la chan-
delle à l'un des deux jeunes gens, l'au-
tre s'arma d'une longue fourche de fer ;
pour lui, il marcha fièrement à la tête,
agitant de sa main gauche un redou-
table gourdin, et tenant de la droite
une poignée de terre pour aveugler le
revenant, s'il faisait le mutin. Ses deux
compagnons le suivaient tristement,
en faisant de grands signes de croix,

et bien affligés de s'être engagés dans cette périlleuse aventure. Le sacristain et le magister étaient en prières dans la chambre, se déclarant nuls dans les insultes que la morte pourrait recevoir, et se lavant humblement les mains de tout ce qui allait arriver aux trois agresseurs.

Mais loin de trouver des dangers, lorsqu'ils parurent dans le grenier, tout le vacarme cessa; et ils eurent beau fureter dans tous les coins, le revenant ne jugea pas à propos de se laisser voir.

Ils descendirent donc, et déclarèrent qu'ils n'avaient rien vu, sur quoi le bruit recommença, plus terrible que jamais. « Voilà qui devient plus im-
» portant, dit le pâle sacristain ; le re-
» venant est invisible, et fait un train
» d'enragé. Jésus-Maria ! quelle cruelle
» chose? Ah! monsieur le maître, je
» ne voudrais pas, pour mon petit

» champ de vigne, avoir le même
» malheur que vous.... »

— « Ce n'est pas de cela qu'il s'agit,
» ajouta l'intrépide Simon, il faut re-
» monter au gite et déterrer le fan-
» tôme. » Mais il ne put décider per-
sonne à y aller avec lui ; de sorte qu'il
se résolut à tenter seul, une seconde
fois, l'aventure ; et comme il pensa que
la chandelle pouvait bien être la cause
de la fuite du revenant, il y monta
sans lumière, et le plus doucement
qu'il lui fut possible.

Le vacarme cessa un instant, lors-
qu'il mit le pied sur les lieux; mais
s'étant blotti contre le mur, après un
moment de silence, il l'entendit bien-
tôt recommencer à ses pieds, sans rien
apercevoir. Il se baissa, chercha en
tâtonnant ce qui pouvait causer ce
bruit, et sentit une espèce de grosse
boule qui roulait sur le plancher.

Il la saisit, et s'écria qu'il tenait le

spectre. Les quatre autres qui l'attendaient en bas, faillirent perdre, à ce cri, la respiration et ce qu'il leur restait de forces. Simon descendit précipitament et leur montra ce qui avait fait tan t de tapage.

Quand ils se furent enhardis à y jeter les yeux, ils reconnurent que le revenant était logé dans une grosse bouteille de grès, et que c'était en la faisant rouler, qu'il avait causé tant d'effroi.

« Eh! mon dieu! dit le magister,
» c'est la bouteille où cette pauvre
» Georgette avait mis de l'orge pour
» me faire de la tisanne cet hiver. La
» pauvre femme! elle se sera logée
» là-dedans pour me prouver qu'elle
» m'aimait, malgré les mauvaises lan-
» gues..... Mais, comment l'obliger
» à sortir de là?.... — Attendez, ré-
» pondit Simon..... »

En même-temps il asséna un rude coup de bâton sur la bouteille qui se brisa. Il en sortit un gros rat qui s'en-

fuit dans un trou avec tant de précipitation, que les assistans éblouis, le prirent pour un petit diable cornu, et se hâtèrent de fuir sans regarder derrière eux. Toutefois la maison du magister fut tranquille depuis, et le spirituel compère Simon lui expliqua fort clairement que, comme cette bouteille était remplie d'orge, et n'était point bouchée, le rat, encore petit, avait pu y entrer; qu'y trouvant une nourriture abondante, il y était resté tant qu'il y avait eu du grain dans la bouteille, ce qui avait pu durer un couple de mois, vu qu'elle était fort grande et contenait plusieurs pintes d'orge; qu'alors le rat, devenu gros, n'avait pu sortir comme il était entré, et qu'en cherchant à s'échapper, il avait fait rouler la bouteille, ce qui était fort simple et qu'on ne crut pourtant point.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

VIRGILE.

L'OMBRE DE CÉCILE.

Deux jeunes filles de Saint-Cloud, Anastasie et Cécile, étaient unies, depuis leur enfance, par les liens d'une étroite amitié. Toutes deux comptaient dix-sept ans. Leurs goûts étaient les mêmes, et les plaisirs de l'une n'étaient plus des plaisirs dès qu'elle ne les partageait pas avec son amie.

Cependant il s'éleva un jour entre elles une dispute : on ne dit pas à quel propos. Toutefois, des querelles ils en vinrent aux reproches, des reproches aux injures ; et Cécile, un peu trop vive, donna un soufflet à son amie. Celle-ci, surprise et affligée, se retira en pleurant ; et Cécile, fâchée de ce qu'elle avait fait, s'en retourna à la maison paternelle, plus triste encore que Anastasie.

Le lendemain, le père d'Anastasie se décida à aller voir une vieille tante qui demeurait à Paris, et qui le priait depuis long-temps de venir passer une quinzaine auprès d'elle avec sa fille. Elle partit donc, sans avoir fait ses adieux à Cécile.

Pendant qu'Anastasie se divertissait à Paris, Cécile tomba subitement malade ; et se croyant près de sa dernière heure, elle demanda à voir son amie pour se réconcilier avec elle. Ses prières étaient si pressantes, qu'on envoya à la capitale supplier Anastasie de venir tranquilliser l'amie de son enfance. Anastasie apprenant l'état de Cécile, se hâta de se mettre en route et revint à Saint-Cloud. Mais elle la trouva ensevelie, et elle eut la désolation de la voir porter en terre, sans avoir pu lui dire qu'elle lui avait pardonné. Elle pleura beaucoup cette mort si prompte d'une personne qu'elle

chérissait ; et elle alla tous les jours se promener dans les lieux qui avaient plu à son amie, pour songer à elle à son aise.

Un soir qu'elle se trouvait dans le petit bois où s'était élevé leur malheureuse querelle, comme les pensées qui l'occupaient ne lui avaient pas laissé voir que la nuit s'approchait à grands pas, elle aperçut à travers les arbres, à la faible lueur du jour presque éteint, une ombre vêtue de blanc, qui s'avançait vers elle : elle tressaillit, reconnut sa chère Cécile, voulut se jeter dans ses bras ; mais l'ombre se détournant lui dit : « Arrête, Anasta-
» sie, je ne suis plus qu'une ombre,
» l'ombre de ton amie qui t'a offensée
» et qui vient te demander pardon. —
» Ah! Cécile, s'écria Anastasie, il y a
» long-temps que je t'ai pardonné. —
» Dieu t'a entendue, ajouta l'ombre;
» c'en est assez : que le ciel te bénise. »

En achevant ces mots, elle s'évanouit et ne reparut plus : mais elle vécut toujours dans l'âme d'Anastasie.

HISTOIRE DE MÉLUSINE.

Les cabalistes, en étudiant le grand livre de la nature, ont heureusement découvert que les élémens sont peuplés d'esprits qui tiennent le milieu entre l'ange et l'homme. Les Salamandres occupent la région du feu, les Sylphes celle de l'air, les Gnômes habitent dans les entrailles de la terre, et les Ondins ou les Nymphes ont les mers et les fleuves pour demeure.

Ces êtres invisibles à tout œil impur, aiment beaucoup la société de l'homme; ils se montrent avidement au sage qui les invoque comme il faut, et lui rendent des services sans nombre : les Gnômes surtout, en lui prodiguant les richesses qu'ils gardent dans le centre de la terre. Mais

ces quatre sortes de créatures sont mortelles en corps et en âme; et il serait fort désolant pour les cœurs sensibles de voir retomber ainsi dans le néant des âmes raisonnables et pénétrées de la crainte de Dieu, s'il n'y avait par bonheur un remède; c'est que l'esprit qui peut contracter une alliance avec un être de la nature humaine, devient dès lors immortel comme nous. Voilà pourquoi nos philosophes cabalistes renoncent sévèrement à tout commerce avec les femmes, pour avoir le plaisir d'immortaliser les Sylphides, les Nymphes et les filles des esprits qui leur plaisent. Voilà pourquoi tant de demoiselles renoncent courageusement à tout commerce avec les hommes, pour avoir l'honneur d'immortaliser les Gnômes, les Salamandres et les Sylphes.

Vivait, dans le bon vieux temps, un digne et loyal chevalier, brave

comme son épée, beau comme Adonis, doué d'un cœur noble et sensible, et admiré partout pour ses vertus et son mérite : c'était le comte de Poitiers. Il avait vingt-huit ans; et, depuis plusieurs années, il soupirait le parfait amour pour la belle et douce Léontine de Nevers.

Quand on fait l'amour aujourd'hui, on se voit, on compare les fortunes, on s'épouse, et tout est dit. On n'allait pas si vite sous nos bons aïeux. On voulait se connaître, s'estimer, se prouver un amour mutuel, se mériter réciproquement; et quoiqu'un peu lente, cette méthode valait bien l'étourderie moderne.

Le comte de Poitiers avait couru les aventures, pourfendu des géans, assommé des monstres, exterminé des tyrans, délivré des pucelles, et il ne se croyait pas digne encore de Léontine.

il se hasarda pourtant à demander sa main au comte de Nevers. Celui-ci fut flatté de sa demande, et lui dit qu'il l'acceptait pour gendre, mais qu'auparavant il fallait aller sur les frontières, terminer au plutôt une guerre injuste, qu'un voisin hargneux lui avait suscitée ; c'était le comte Raoul, qu'on disait renégat et infâme magicien.

Le chevalier, animé par l'espérance, jura de se bien battre, et de faire payer cher au discourtois voisin, le retard qu'il apportait à son bonheur. On fixa le départ à trois jours de là, pendant lesquels le jeune amant fit ses adieux à sa belle, et lui promit bien de la mériter par de nouvelles prouesses.

On se mit en marche, le premier du mois de mai ; le comte de Poitiers commandait deux cents chevaliers, et quinze cents hommes d'armes. On

campa le soir auprès d'une forêt; et, après avoir envoyé quelques-uns de ses gens à la découverte, l'amant de Léontine se coucha au pied d'un arbre, et s'endormit en songeant à ses amours. Mais, vers le milieu de la nuit, quand toute l'armée était plongée dans le premier sommeil, le chevalier fut réveillé en sursaut par une main délicate qui lui caressait le menton. Il faisait un beau clair de lune; néanmoins il ne vit rien, et se crut bercé par les illusions d'un rêve. Mais aussitôt qu'il fut rendormi, la même main le caressa une seconde fois. Il se leva vivement, et se trouvant seul: « Voilà » qui est singulier, se dit-il; qui peut » prendre plaisir à m'inquiéter ainsi?.. » — Robert!... lui cria une voix, » suis-moi. »

Au même instant, il aperçut à quelques pas de lui une ombre bien dessinée qui marchait parmi les arbres.

Il ne balança point, prit sa bonne épée, et se mit à suivre l'esprit à travers les rochers, jusqu'à une grotte de verdure qu'un petit ruisseau baignait, en murmurant sur un lit de cailloux.

L'esprit alors s'arrêta, et lui dit : « Brave chevalier, je connais la no-
» blesse de ton cœur ; jure moi donc
» de m'accorder un don?—Je le jure,
» répondit Robert, s'il ne m'oblige à
» rien qui puisse offenser Dieu et ma
» dame. — Non, reprit l'esprit en
» soupirant ; c'est de revenir ici dans
» un an, à pareil jour.—J'y serai.—
» Eh bien ! dit une grande et belle
» dame qui parut alors, prends cette
» épée et cet écu. Ils sont enchantés,
» et sauront te sauver de bien des
» périls. Adieu ; marche à la gloire,
» et souviens-toi que de grandes des-
» tinées t'attendent. »

Après ces mots, les deux êtres mys-

térieux s'envolèrent dans un nuage d'azur.

Robert tout émerveillé s'en retourna à son camp avec le bouclier et l'épée. Le jour ne tarda pas à dissiper les ombres, et l'armée se remit en marche ; elle arriva le soir en face du camp ennemi.

On se prépara au combat avant le lever du soleil. « Compagnons, dit le » comte de Nevers, les étendards se » déploient ; soutenons notre gloire » et la réputation de nos armes. C'est » contre le féroce Raoul que nous » allons marcher encore ; que ce jour » soit le dernier de sa vie, et que nos » épées ne rentrent dans le fourreau » qu'après avoir exterminé ce traître, » qui ne respecte ni les traités, ni les » lois sacrées de la chevalerie ! — » Marchons ! s'écria Robert. » En même temps, il pressa les flancs de son bouillant coursier, les trompettes

sonnèrent la charge, et les deux armées se mêlèrent.

Raoul se battait en déterminé, car il était brave, et c'était, dit-on, sa seule qualité. Il avait fait déjà plusieurs tentatives inutiles pour s'emparer des états du comte de Nevers ; et il voulait cette fois-ci y employer tous ses moyens. Son armée était nombreuse, mais la perte de cette bataille devait infailliblement entraîner la sienne. L'acharnement était à peu près égal des deux côtés : les soldats de Raoul, dévorés de la soif de l'ambition, étaient des vautours acharnés à leur proie ; ceux du comte de Nevers, transportés de l'ardeur de la vengeance et armés pour la défense de leur liberté, de leurs compagnes et de leurs fortunes, se battaient avec le courage de la lionne qui défend ses petits.

Cependant le centre de l'armée, où

commandait le comte de Nevers, commença à plier sous les efforts de Raoul. Robert, qui volait partout accompagné de la victoire, accourut au-devant du barbare, qu'il cherchait depuis longtemps dans la mêlée. « Traître, lui » cria-t-il, défends tes jours !... » Et d'un bras assuré, il lui porta un coup de lance, qui lui fit vider ses arçons. Ses soldats le voyant renversé s'attroupèrent autour de lui, et l'aidèrent à remonter sur son coursier.

Aussitôt, écumant de colère, il courut sur Robert, et ils recommencèrent à se battre. Le combat dura plus d'une heure, sans qu'aucun des deux fût blessé. Enfin Robert, levant son épée merveilleuse, porta à son adversaire un coup terrible, qui brisa son casque en mille pièces ; mais à l'instant qu'il le croyait terrassé, il le vit sauter lestement à terre, et s'enfuir aussi vite que le vent, sous la forme d'un loup-garou.

Pendant qu'il s'arrêtait, stupéfait de cette étrange métamorphose, l'armée ennemie qui n'avait plus de chef, commençait à se mettre en désordre ; le comte de Nevers la poursuivit l'épée dans les reins ; la déroute fut complète, et les états de Raoul, qu'on ne revoyait point, reçurent les lois du vainqueur. Robert et le père de Léontine s'en retournèrent triomphans et couverts de lauriers.

Mais quel fut leur effroi, en entrant à Nevers, d'en trouver les rues tendues de noir, et les habitans dans la désolation et le deuil. Le comte, qui s'attendait à voir la joie briller sur son passage, ne savait à quoi attribuer la tristesse générale; et Robert, agité d'un secret pressentiment, se hâta de demander la cause de ce deuil publique. Le gouverneur de la ville, qui s'avançait alors à la rencontre des vainqueurs, leur annonça d'une voix en-

trecoupée de sanglots, que la victoire leur coûtait bien cher, et qu'un monstre était venu dans le palais la nuit précédente; qu'après y avoir semé l'épouvante, il avait enlevé la belle Léontine.

Si ces mots plongèrent le poignard dans l'âme du comte de Nevers, on se figure aisément l'effet cruel qu'ils produisirent dans le cœur de Robert. Après un moment de silence, il se fit dépeindre la forme du monstre qu'il reconnut pour l'indigne Raoûl, qui lui était échappé sous une apparence hideuse. Malgré toute la douleur qu'il éprouva, il ne s'abandonna point à un vain désespoir; et, résolu d'agir, il se sépara de l'armée, courut se revêtir d'armes noires, et sortit à la recherche de son amante.

Il se trouva à la nuit dans la forêt où il avait vu, quelques jours avant, es deux femmes qui lui avaient mon-

tré tant d'intérêt. Il se coucha au pied du même arbre, et fut éveillé à minuit, comme la première fois ; mais par la dame qui lui avait donné l'épée enchantée. « Lève-toi, lui dit-elle, » suis ce guide, et souviens-toi de ta » promesse. »

Robert vit alors briller, à quelques pieds de terre, un serpent enflammé qui volait devant lui. Il monta promptement à cheval, remercia sa protectrice, et marcha toute la nuit, conduit par son messager lumineux.

Le serpent entra, un peu avant l'aurore, dans une caverne obscure qui se prolongeait fort avant sous les montagnes ; Robert attacha son cheval à un arbre, et marcha, sans hésiter, sur les traces de l'esprit qui l'éclairait dans sa route. Après plusieurs détours dans les sentiers sinueux du souterrain, ils entrèrent, par une ouverture étroite et difficile, dans un

antre éclairé d'une lampe sépulchrale.

Là se trouvaient plusieurs petits gnomes qui vinrent au-devant du chevalier, et le plus apparent lui tint ce discours : « La reine des Sylphes, qui
» vous envoie ici, Seigneur, nous a
» ordonné de vous servir, et nous lui
» obéissons sans peine, quand nous
» songeons qu'un jour vous contrac-
» terez une alliance avec une de nos
» sœurs ; et que votre amour la ren-
» dra immortelle. En attendant que
» ces destins s'accomplissent, le ciel
» veut bien que vous retrouviez votre
» amante. Que votre courage se ra-
» nime ; dans une heure vous pourrez
» la voir. »

Robert, ému de surprise et de joie, voulut témoigner sa reconnaissance au petit gnome, qui, sans lui en laisser le temps, le prit par la main, et le conduisit dans les entrailles de la

terre qui s'entr'ouvrait pour leur passage et se refermait derrière eux. Après une marche de peu de durée, mais pénible, ils entrèrent dans les cachots d'une vieille tour, où Raoul avait conduit Léontine.

Robert l'aperçut assise sur une pierre, liée de chaînes pesantes, et gardée par son ravisseur, qui dormait à ses pieds sous sa figure naturelle. Son amant transporté vola à ses genoux, et lui prit la main qu'il couvrit de baisers. On juge qu'elle fut la joie et l'étonnement de la jeune princesse; elle se crut sauvée en revoyant son chevalier, et lui apprit que le monstre, après avoir perdu ses états, était venu à Nevers pour y exercer quelque vengeance, qu'il l'avait vue, et qu'il avait pensé ne pouvoir mieux affliger le comte son père, qu'en lui enlevant sa fille unique; qu'il avait conçu pour elle le plus violent amour, et qu

avait juré d'employer tout son art à la garder et à la séduire.

Comme elle disait ces mots, Raoul s'éveilla. Il se frotta les yeux, et fut on ne peut plus étonné de voir deux hommes auprès de lui, dans un repaire où nul que lui ne pouvait pénétrer. Il saisit aussitôt sa baguette magique, fit un geste, et tout le cachot se remplit de flammes et de fumée; mais le gnome bienfaisant leva un doigt au-dessus de sa tête, et le prestige s'évanouit. Raoul, plus surpris, fit un second signe; il sortit de tous les coins de l'antre, une multitude effroyable de serpens, de crapauds, de chauve-souris et de hibous, qui s'élançaient sur Robert, quand le gnome frappant du pied la terre, la força à les engloutir, et dit à Robert de tirer l'épée. Il le fit, et s'avança sur le tyran.

Raoul, reconnaissant que son en-

nemi était protégé, reprit à l'instant sa forme de loup-garou, et attendit de pied ferme le chevalier qui défendait Léontine. Il tenait à la main une énorme massue, que le jeune comte de Poitiers évitait avec la plus grande adresse. Le combat s'anima, et devenait opiniâtre, lorsque d'un coup de son cimeterre, Robert abattit une patte du magicien. L'enchantement fut détruit; Raoul reprit sa forme naturelle, et fit trembler le cachot de ses hurlemens, en se voyant privé du bras droit. Enfin, il cria merci au chevalier; celui-ci, regardant comme indigne de sa valeur de combattre un ennemi estropié, allait lui laisser la vie; mais le gnome, sautant sur les épaules du traître, lui tordit le cou, et le laissa expirant sur la poussière. Au même instant, il se fit un grand coup de tonnerre, la terre s'ébranla; et, après une violente secousse, Ro-

bert et son amante se trouvèrent dans le palais du comte de Nevers, sans savoir comment ils y avaient été transportés.

Le comte de Nevers n'eut pas plutòt appris le retour de sa fille bien-aimée, qu'il accourut transporté d'allégresse, la couvrit de baisers, et combla de caresses celui qui la rendait à son amour. Il ordonna une fête magnifique, et tous les signes du deuil firent place dans la ville aux signes de la joie et à l'espoir du bonheur.

On célébra un tournoi brillant, on donna un bal et un festin splendide, et le comte de Nevers fit annoncer par ses hérauts, que, le lendemain, Robert conduirait sa fille à l'autel. Les fêtes de l'hymen furent éclatantes, et Robert se disposa à emmener sa jeune épouse à Poitiers, emportant avec lui les bénédictions de tout le peuple de Nevers.

Les deux époux furent reçus dans leurs états, au milieu des acclamations générales; et cette union si chère à tous fut, pendant six mois, l'union la plus heureuse.

Hélas ! il n'est rien de durable sur la terre. Le temps et la mort brisent les liens les plus doux, et s'ils terminent quelquefois les peines et l'infortune, bien plus souvent encore ils renversent le fragile édifice du bonheur. Léontine, emportée à la fleur de sa vie, descendit dans la tombe, sans laisser aucun gage de son amour à son époux désolé. Ses funérailles furent déchirantes, et tous les sujets de Robert, mêlant leurs larmes à ses larmes amères, pleurèrent long-temps leur jeune souveraine, qu'ils s'accoutumaient déjà à regarder comme leur mère.

La douleur de Robert était si profonde, qu'elle fit craindre pour ses

jours. On trembla de voir bientôt réunis dans la tombe ceux que le destin avait trop tôt séparés. Les grands et les chefs des peuples vinrent le trouver, et le supplièrent de vivre pour des sujets qui l'adoraient ; et l'amour malheureux, qui écrase un cœur trop tendre, fut balancé par l'amour qu'il portait à son peuple. L'intérêt qu'il avait pour lui, fut seul capable dans Robert, de soutenir une existence ébranlée.

Cependant le premier de mai était proche. Robert se ressouvint enfin de sa promesse ; et, quoique malade, il se rendit à la forêt, où il avait promis de se trouver ce jour-là. Il se rappela le bonheur dont il jouissait à pareil jour, l'année précédente, et versa des pleurs sur la solitude accablante où le laissait la perte de Léontine. Il ne s'endormit point, et la nuit était déjà avancée, quand l'ombre parut devant

lui, et l'appela par son nom. Il sortit de la rêverie qui l'occupait, et il arriva bientôt avec l'inconnue à la grotte de verdure.

La dame qui l'avait protégé, les y attendait : « Robert, lui dit-elle, le » ciel touché de ta douleur veut bien » y mettre un terme. Il te rend ton » épouse. » En même temps, l'heureux Robert jetant les yeux sur le personnage mystérieux qui venait de lui servir de guide, reconnut sa chère Léontine. C'était bien elle, ses traits délicats, sa bouche de rose, ses yeux purs comme le ciel, sa taille fine et svelte, son port majestueux.

Il se jeta à ses genoux, palpitant d'aise, et lui demanda si elle ne le trompait point, si elle n'était point une ombre. « Non, lui dit-elle, je » suis vivante, je suis ton épouse. » En entendant cette voix qu'il n'espérait plus d'entendre, et qu'il reconnut

si bien, il se sentit prêt à défaillir. Il prit la main de son amante, la couvrit de mille baisers ; et la dame qui la lui rendait, les conduisit à Poitiers sur un char que traînaient quatre coursiers plus blancs que la neige.

Le comte de Poitiers fit publier dans ses états le retour de son épouse. Cette nouvelle surprenante y causa la plus grande émotion et les plus vifs transports d'allégresse. Tous ceux qui avaient suivi ses obsèques accoururent à sa rencontre, et bénirent le ciel du miracle qu'il faisait en leur faveur. Les fêtes durèrent plusieurs jours. Le bonheur revint dans le cœur déjà flétri de Robert, et l'âge d'or naquit dans ses états, sous les pas de son épouse.

Pendant cinq ans d'une félicité que rien ne put altérer, elle lui donna trois enfans qui resserrèrent encore les liens qui les unissaient. Comme la paix régnait dans tous leurs états, Ro-

bert fit élever des monumens, et son épouse présida elle-même à l'édifice d'un palais dans la petite ville de Lusignan, qu'ils choisirent pour leur demeure. Elle y avait fait construire une tour fort élevée dans laquelle elle aimait à se retirer souvent, sans que son époux songeât à lui en demander la cause.

Le vieux comte de Nevers, qui avait partagé la douleur et la douce surprise de son gendre, venait de temps en temps voir sa fille ; souvent aussi sa fille allait passer quelques jours auprès de lui.

Un jour, Robert revenant de la chasse, aperçut les chevaliers de son beau-père qui arrivaient à Poitiers avec le vieillard. Il courut l'annoncer à son épouse, et ne la trouvant pas dans les appartemens du palais, il monta à la grande tour. Il ouvrit brusquement la porte de la chambre que

son épouse s'était réservée, et recula d'étonnement, en voyant auprès d'elle la dame qui la lui avait rendue, mais toutes deux sous leur forme véritable, c'est-à-dire, en sylphides. Une beauté plus qu'humaine, une jeunesse inaltérable, un éclat radieux brillait dans tous leurs traits et dans toute leur personne; et les premières beautés de la terre se seraient voilé le visage, auprès de ces substances glorieuses.

Robert, muet et tremblant, ne savait que penser de ce qu'il voyait. « Rassurez-vous, mon fils, lui dit la » dame. Je suis la mère de votre » épouse; et la gloire qui me couvre, » et qui doit la couvrir un jour, re» jaillit déjà sur elle...... et sur vous» même. » Il se vit alors dans une glace, et ne reconnut point sa figure embellie.... « Mais c'en est assez, » poursuivit la dame, jouissez de vo» tre bonheur. Adieu. » En même

temps, elle disparut, et sa femme reprit à ses yeux tous les traits de Léontine, comme il redevint lui-même ce qu'il était en entrant dans cette chambre.

Robert, accoutumé aux prodiges, ne tarda pas à se rassurer, et annonça à son épouse l'arrivée de son père. Ils allèrent à sa rencontre, et les transports que causa cette entrevue, firent oublier ce qui venait de se passer.

Néanmoins, quand la nuit fut venue, Robert, songeant à ces merveilles, ne put tranquilliser son âme. Il se leva de grand matin, alla aux tombeaux de ses ancêtres, fit ouvrir secrètement le sépulchre de Léontine, et faillit tomber à la renverse, en y trouvant le cadavre de son épouse, qu'on avait embaumé, et que le temps n'avait pas encore altéré. Il le fit recouvrir, recommanda le silence, et revint à son palais, morne, pensif

plongé dans des réflexions où son esprit s'égarait.

La vue de sa femme qu'il retrouvait vivante dans son palais, le fit tressaillir, et il ne put cacher le trouble qui l'agitait. Elle lui demanda la cause de l'altération qu'elle voyait sur son visage, et, après avoir éludé longtemps ses instances, il lui avoua ce qui le tourmentait. Elle soupira profondément, puis elle lui dit : « Il est
» temps enfin de vous révéler tout le
» mystère ; je ne suis point Léontine.
» Je suis la fille d'un habitant de l'air,
» et *Mélusine* est mon nom. Ma mère,
» à qui vos vertus inspiraient de l'in-
» térêt, avait prévu votre sort, et la
» mort de Léontine. Elle résolut de
» vous consoler de cette perte. Elle
» me conduisit auprès de vous, pen-
» dant votre sommeil ; je vous vis :
» je vous aimai. Ce fut moi qui vous
» conduisis à la grotte, quand vous

» alliez combattre Raoul. Et quand la
» mort vous eut privé de celle que
» vous adoriez, ma mère m'ordonna
» de prendre sa figure. Je le fis, et je
» fus aimée, ou plutôt Léontine fut
» aimée en moi. Je n'en suis point ja-
» louse. Elle méritait votre tendresse.
» Mais peut-être n'en suis-je point
» indigne ?... Le secret est dévoilé :
» voyez-moi donc telle que je suis !... »
Et elle reprit cette figure adorable et cette beauté éblouissante qui avait si fort agité Robert dans la tour. Mais le chevalier, frappé de ce qu'il venait d'entendre, et dans une espèce de délire, sortit promptement, s'élança dans sa chambre et s'y donna la mort.

Le coup fatal, dont nul ne put deviner les motifs, ramena les jours de deuil, et la douleur fut au comble, quand on apprit qu'instruite de la mort de Robert, son épouse était morte à ses côtés, en révélant qui elle était.

On les enferma dans la même tombe, et le vieux comte de Nevers ne tarda pas à les suivre ; cette double perte rouvrit ses blessures et rompit le fil qui l'attachait encore à la vie.

Depuis ce temps, toutes les fois que le trépas menace un de ses descendans, Mélusine se montre sur la grande tour du palais de Lusignan qu'elle a fait bâtir. Son apparition annonce aussi la mort de nos rois, lorsqu'elle doit être funeste (*).

(*) Quelques personnes (et les chroniqueurs sont de ce sentiment) croyent que Mélusine était une nymphe ou démon femelle de la mer. On raconte diversement son histoire ; je la donne telle qu'on me l'a dite à Poitiers.

LA CAGE DE FER,

ANECDOTE.

Un maréchal ferrant, de la ville de Beauvais, avait fait tirer l'horoscope de son fils. L'astrologue, après avoir dressé toutes les figures et examiné fort long-temps les divers aspects des astres, découvrit que la progéniture du bon homme était menacée de mourir à quinze ans d'un coup de tonnerre. Il désigna en même temps le mois, le jour et l'heure, où ce funeste événement devait avoir lieu; mais il ajouta qu'une cage de fer sauverait le jeune homme. Après quoi il se fit payer, et se retira sans en dire davantage.

Quand le temps critique arriva, le père chercha dans sa cervelle com-

ment la cage de fer pouvait éviter à son fils une mort si fâcheuse et si prématurée ; et il pensa que le sens de l'oracle était probablement d'enfermer ce jour-là son enfant dans une cage de fer bien fermée. Ce serait bien le diable en effet, si le tonnerre la perçait, puisqu'il lui donnerait une épaisseur capable de résister à un boulet de canon.

Émerveillé de la sagacité de sa découverte, il se mit à travailler avec ardeur à la construction de cette cage, sans en parler à personne. Le moment arriva. Une nuée paraissait se former dans le ciel, et justifiait assez bien jusqu'alors la prophétie de l'astrologue. Il appelle donc son fils et lui annonce, ce qu'il lui avait tenu secret depuis sa naissance, que son étoile le condamnait à être tué du tonnerre, un peu avant midi, s'il n'avait heureusement trouvé le moyen de le soustraire

à l'influence de sa mauvaise planète ; et il fit apporter la cage de fer au milieu de la cour, en priant son fils d'y entrer.

Celui-ci, un peu plus instruit que son père, lui observa que, comme le lui avait appris son maître d'école, loin de le garantir du tonnerre, cette cage ne servirait au contraire qu'à l'attirer ; et il résista aux ordres du bonhomme qui voulait absolument l'enfermer dans la cage.

Le jeune homme se retira, malgré tout ce qu'on put lui dire, et se mit à réciter dans sa chambre l'Évangile de saint Jean. Cependant les nuages s'amoncèlent, le temps se couvre, le tonnerre gronde, l'éclair brille, la foudre tombe sur la cage de fer et la réduit en poudre.

Le maréchal, surpris, effrayé, bénit pour la première fois le ciel d'avoir rendu son fils désobéissant, n'en

crut pas moins l'oracle accompli, et jugea que la cage avait sûrement trompé le tonnerre qui croyait y trouver sa proie.

~~~~~~~~
~~~~~~~~

LE PONT AU DIABLE.

Un architecte de Pont-à-Mousson avait entrepris l'édifice d'un pont de pierre à plusieurs arches, sur la rivière qui arrose cette ville. Il comptait pour les avances qu'il était obligé de faire, sur des rentrées de fonds, qui lui manquèrent. L'ouvrage était en train; les ouvriers réclamaient le salaire de leurs premiers travaux ; et l'entrepreneur était à peine en état d'en payer la moitié. Il fallait pourtant, pour sa réputation, prévenir les plaintes et achever l'ouvrage avant la fin de l'été.

Richard (c'était son nom), prévoyant quel tort lui ferait dans l'opinion publique l'abandon d'une entreprise qui devait le distinguer de ses

confrères, alla frapper à la porte de ses amis, et les pria de lui prêter pour quelques mois les sommes dont il avait besoin; mais ceux qui lui avaient offert leur bourse, lorsqu'ils savaient bien qu'il ne l'accepterait point, la fermèrent alors, et lui refusèrent leurs services : l'un, en se disant plus gêné que lui; l'autre, en alléguant des paiemens prochains et indispensables; celui-ci, en déclarant nettement qu'il ne prêtait rien; celui-là, en le renvoyant à des amis plus riches; et Richard s'en retourna fort embarrassé.

Quand la nuit fut venue, il s'enferma seul dans sa chambre, pour méditer au parti qu'il avait à prendre. Aucun moyen satisfaisant ne se présentait à sa pensée; tous ceux qu'il connaissait, l'abandonnaient, pouvait-il rien attendre d'ailleurs?

Il était amoureux d'une jeune veuve, qu'il souhaitait d'épouser, plutôt pour

la douceur de son caractère et la bonté de son cœur, que pour sa fortune. L'amour qu'elle avait pour lui, aurait pu le tirer d'inquiétude, si elle eût été riche ; mais ce qu'elle possédait était si peu de chose !... Il se décida néanmoins à lui exposer sa peine. Il l'alla trouver, et elle n'eut pas plutôt appris ce qui le tourmentait, qu'elle se hâta de lui offrir quelques bijoux qu'elle tenait de son premier mari, et sa vaisselle avec deux cents écus. Richard, malgré tout son chagrin, ne put réprimer un mouvement de joie, en considérant qu'il était aimé, et qu'il trouvait au moins dans le monde une personne qui s'intéressait à lui. Mais les secours que son amante lui offrait étaient loin d'être suffisans; et il sortit sans en profiter, en remerciant tendrement la jeune veuve qu'il jura de nouveau d'aimer jusqu'à la tombe.

Il rentra chez lui fort agité, résolu de se donner plutôt la mort que de manquer à ses engagemens. Cependant le ciel se charge de nuages, une tempête s'élève, le vent souffle avec violence, et le bruit du tonnerre vient interrompre le silence de la nuit, en mêlant ses éclats aux hurlemens des vents déchaînés. Un éclair prolongé brille dans les campagnes de l'air ; la fenêtre s'ouvre avec fracas, et Richard voit entrer dans sa chambre une large chauve-souris qui voltige un instant autour de sa bougie et l'éteint. Richard étonné se lève ; à l'instant la chambre s'éclaire d'une lueur rougeâtre, l'animal nocturne change de forme à ses yeux et devient en un clin d'œil un être qu'il ne connaît point. Le mystérieux personnage ressemble en quelques parties de son corps aux satyres de la fable ; il a des pieds de bouc, des cuisses velues, des cornes, une longue

barbe et de grandes ailes déployées. Une laine verte couvre tout son corps. Il tient de sa main gauche une feuille de parchemin-vierge ; de la droite, une plume de fer. Il s'approche de l'architecte, et lui dit : « Richard, tu » gémis ; je viens te secourir : signe » ce papier, tu n'auras plus d'inquié- » tude. »

» Qui es-tu donc ? demanda Ri- » chard interdit. — Je suis le démon » des richesses. Vends-moi ton âme ; » quelle que soit la somme que tu en » exiges, elle te sera comptée à l'heure » même. »

Richard, plus étonné, regarda celui qui lui faisait ces propositions, et sembla hésiter. « Tu balances ? lui dit » le démon ; songe que demain il » ne sera plus temps de recourir à » moi ; profite de l'unique ressource » qui te reste. Au surplus, je ne suis » pas exigeant ; je te laisse encore

» douze ans sur la terre ; après quoi,
» tu me suivras, et tu seras entière-
» ment à moi. »

L'architecte repoussa d'abord l'idée de se donner au diable ; mais en réfléchissant qu'il était perdu sans ce moyen, et que d'ailleurs il pourrait bien, pendant les douze années qui lui restaient à vivre, s'arracher des griffes de son nouveau maître, il prit la plume en tremblant, se fit une piqûre au bras et signa de son sang un pacte formel, par lequel il livrait son âme au démon, qui s'engageait de son côté à remplir sa chambre d'or monnoyé et de bon aloi.

Après cela, le démon sortit, et reparut bientôt accompagné de cent petits esprits chargés de sacs d'or, qui exécutèrent ponctuellement les engagemens de leur chef.

Richard émerveillé se tranquillisa

un peu , et s'alla coucher sans cependant pouvoir dormir.

Le lendemain, il paya ses ouvriers, en doubla le nombre , poursuivit son travail et construisit le pont avec une solidité et une vitesse étonnante. Il reçut alors , des deniers de la ville , la somme convenue pour l'entreprise, et les félicitations de ses amis, à qui il rappela en les congédiant leur ancien procédé.

Il n'avait pas oublié non plus son amour et la délicatesse de celle qui en faisait l'objet ; il épousa solennellement sa jeune veuve , à qui il fit des contes sur l'origine de sa fortune ; et le ciel semblait dès lors lui ménager d'heureux jours, s'il n'eût été de temps en temps troublé dans son bonheur, en songeant qu'il ne serait pas de longue durée.

Il écarta, autant qu'il put, les noires ensées qui venaient assaillir son

âme, et chercha à adoucir ses chagrins dans l'amour de sa femme et dans l'éducation d'un fils qu'elle lui avait donné. Mais quand ce fut la dernière année du pacte, il ne put contenir les frayeurs qui le dévoraient ; on le vit maigrir à vue d'œil, et à la fleur de l'âge se pencher de jour en jour vers la tombe, sans qu'on pût soupçonner la cause de sa maladie. En vain sa femme, qui le chérissait tendrement, cherchait-elle à pénétrer dans les replis de son cœur ; le secret qu'il y tenait renfermé était inaccessible, et les caresses de son fils lui devenaient insupportables.

Enfin, le jour funeste arriva. Richard invita à souper ses parens, ceux de sa femme, quelques prêtres de la ville, et le curé de sa paroisse à qui il voulait tout confesser avant de partir, sans espoir pourtant de se sauver ; car en s'informant depuis, d'une manière in-

directe, des suites d'un pacte avec le diable, il avait appris à n'en plus douter, qu'on ne pouvait éluder une promesse qu'on avait signée de son sang.

Le soir venu, les convives entrèrent, et on se mit à table. Richard envoya sa servante à la cave, en lui recommandant d'apporter de son meilleur vin. La servante prit une chandelle et se hâta d'obéir ; mais lorsqu'elle fut descendue, elle aperçut un gros homme à figure sombre, vêtu de velours vert, coiffé d'un bonnet rouge et assis sur un tonneau. Elle recula épouvantée, et lui demanda ce qu'il cherchait.

« Va-t'en dire à ton maître que je » le demande, répondit-il ; il saura » bien qui je suis. »

La servante remonta au plus vite, et dit à Richard : « Monsieur, il y a » dans la cave un homme bien vilain, » qui demande après vous. » Richard,

à ces mots, perdit contenance, et la pâleur de la mort vint couvrir son visage. Sa femme et les assistans lui demandèrent avec intérêt ce qui l'effrayait à ce point. Alors il rompit le silence, et mit tout le monde au fait des craintes qui le tourmentaient. « Oh ! ciel, s'écria sa femme, n'est-il » donc plus d'espoir. — Rassurez- » vous, dit le curé, nous pourrons » peut-être trouver un remède à ce » malheur. » Et il se fit instruire de tout ce qui s'était passé entre Richard et son séducteur. Puis il ajouta : « Le » cas est grave ; mais tranquillisez- » vous, j'espère encore vous sauver. » Qu'on aille dire à cet étranger de » monter ici. » La servante qui venait de tout entendre, alla, par l'ordre de son maître, crier au diable qu'on l'attendait dans la salle.

Il y fut aussitôt qu'elle, et le prêtre lui ordonna de quitter la figure hu-

maine qu'il avait prise. On le vit alors tel qu'il s'était montré la première fois au malheureux architecte avec ses grandes ailes et sa forme hideuse. « Je » te commande, dit le curé, au nom » du grand Dieu vivant, de rester im- » mobile en ce lieu, jusqu'à ce que » j'y reparaisse. »

Il sortit en même temps, laissant Richard et sa famille en proie à l'horreur et à l'effroi que devait naturellement produire l'aspect de ce monstre. Richard surtout, persuadé qu'il touchait à sa dernière heure et qu'un affreux avenir ne lui gardait plus que d'éternels tourmens, répandait des larmes sanglantes et faisait les adieux les plus déchirans à son épouse désolée.

Le diable souriait d'une maligne joie, quand le curé rentra suivi d'un petit enfant de chœur qui portait un vase plein d'eau bénite et une mesure de grains de millet. Son retour rassu-

ra un peu le pauvre Richard, et rendit au diable la liberté d'agir.

« Ange des ténèbres, lui dit le
» curé, si tu as su séduire cet homme
» et l'engager à te vendre son âme,
» je conviens que tu n'as fait que ton
» métier; mais pour peu que tu
» veuilles t'épargner les tourmens que
» je te prépare, jure-moi, par le Dieu
» vivant, que tu le laisseras en paix,
» jusqu'à ce que tu aies ramassé grain
» à grain tout le millet qu'il y a dans
» cette mesure.

» Je le jure, répondit le diable,
» après un moment de silence, en
» voyant que le curé la renversait sur
» le plancher; et il se mit à recueillir
» ces grains avec l'adresse et l'agilité
» d'une poule qui pêche dans le sac
» du fermier. »

Mais sitôt qu'il eut prononcé le mot qu'on attendait, le curé versa ce qui restait de la mesure dans l'eau bénite.

Le diable hurla en frémissant, et s'approcha du vase ; il osa y enfoncer la griffe et la retira toute brûlante. « Re- » tire-toi donc, Satan, s'écria le prê- » tre ; tu n'as plus rien à prétendre » ici. »

L'ange des ténèbres, furieux d'avoir perdu sa proie, s'enfuit dans la cave, et s'engloutit en perçant la terre. Il ressortit ensuite sous le pont bâti par Richard dont il fit sauter une arche, et ne reparut plus.

On voulut boucher le trou qu'il avait fait dans la cave ; on y jeta plusieurs tombereaux de décombres ; mais après trois mois de travail, l'ouverture était toujours la même, et exhalait des odeurs étouffantes.

Richard, renaissant à la vie et à l'espoir du bonheur, qui ne peut exister sans la paix de l'âme, abandonna sa maison, mena une vie exemplaire et conserva précieusement le

vase et l'eau sacrée qui conservait le millet salutaire. Quant au pont, on ne put le réparer qu'imparfaitement, et on l'appela depuis le *Pont au Diable.*

~~~~~~~~
~~~~~~~~

LA BELLE JULIE,

NOUVELLE.

Dans une petite ville de la Lorraine, vivait anciennement un vieux bourgeois fort retiré, veuf d'une femme qu'il avait adorée et qui lui avait laissé, pour gage de son amour, une fille nommée Julie, si aimable, si gracieuse et si bien faite, qu'on ne l'appelait pas autrement que *la belle Julie*. Les qualités de son cœur répondaient aux charmes de sa figure, et Julie était la plus admirable personne de la contrée : aussi, dès qu'elle atteignit sa quinzième année, elle se vit entourée d'une foule d'amans. Son cœur n'en distingua qu'un, le jeune et sensible Emmanuel; mais Rodolphe, son père, s'était promis de mettre à profit les at-

traits de sa fille, et de donner, ou plutôt de vendre sa main, au plus riche parti qui se présenterait.

Il y avait, dans le voisinage, un sexagénaire opulent, mais qui passait pour le plus dissolu des hommes, et employait ses immenses revenus à séduire de jeunes filles, et à s'entourer, au sein d'un honteux célibat, de courtisanes sans pudeur qui pouvaient à peine, avec tous leurs talens, ranimer le plaisir dans son corps usé, dans son cœur abruti, si toutefois de tels êtres ont un cœur.

Il aperçut Julie, fut épris de sa beauté, et eut pour elle ce méprisable désir d'un moment, qu'on nomme à présent *un caprice.* Il se présenta donc parmi ses adorateurs. Sa recherche ne déplut point à l'avare Rodolphe; mais sa vue seule révoltait le cœur de la jeune fille.

Si l'amour a un bandeau qui lui em-

pêche de voir les défauts de l'objet aimé, il le porte aussi pour montrer que l'intérêt, l'ambition et les vains préjugés des hommes ne sont rien à ses yeux.

Emmanuel n'était pas riche, il n'avait point de titres, l'éclat et la pompe n'annonçaient pas sa présence; et Julie l'aimait, parce qu'elle le voyait vertueux, estimable, tendre, constant; parce qu'elle le trouvait aimable. Si parfois elle le comparait à son opulent rival, le vil caractère de l'un ne faisait que mieux ressortir les belles qualités de l'autre.

Cependant l'infâme Désangles (c'est le nom du vieux libertin), après quelques visites, sentit croître son amour, qui devint bientôt une flamme dévorante. Il en fit l'aveu dans les termes les plus tendres qu'il savait employer à propos, et fut assez mal reçu. Il ne se rebuta pas, lui offrit des présens,

des bijoux, employa tous les moyens de séduction imaginables; car le mariage ne le tentait point, il ne briguait que des faveurs. Mais Julie le repoussa avec indignation; et cette vertu, qu'il voyait peut-être pour la première fois, l'étonna et l'enflamma encore davantage.

Julie raconta le lendemain ce qui s'était passé à son cher Emmanuel; et le jeune amant alarmé se hasarda à demander sa main à son père.

Il lui exposa tout l'amour qu'il ressentait pour sa fille, le bonheur qu'il lui ménageait, sa petite fortune, ses espérances, sa conduite.... Ce n'était pas là ce qu'il fallait au vieillard; il refusa la demande de l'honnête Emmanuel, sous prétexte qu'il aimait trop sa fille pour se décider sitôt à se séparer d'elle.

Ce refus affligea le cœur d'Emmanuel; mais il le rassura sur l'amour

du vieux Désangles. Il pensa que, puisque Rodolphe voulait avoir encore quelque temps sa fille auprès de lui, il pourrait cependant augmenter ce qu'il possédait et se rendre plus digne de son amante ; car il avait déjà assez d'expérience pour connaître que la fortune donne souvent le mérite ; mais il en avait trop peu pour s'apercevoir que le détour de Rodolphe n'était qu'un honnête dédain.

Il confia ses projets à la belle Julie qui approuva tout, et l'espérance ne s'éteignit pas tout-à-fait dans leurs cœurs.

Désanglès, de son côté, sentant bien qu'il ne pouvait plus vivre sans Julie, et n'osant plus se présenter en séducteur devant cette vertueuse fille, résolut de renoncer pour quelque temps au train de vie qu'il avait mené jusqu'alors, et de s'engager enfin sous les lois du mariage.

Il alla donc trouver Rodolphe : « Vous me connaissez, Monsieur, » lui dit-il, vous savez que je suis » l'homme le plus riche de la ville ; » j'étais décidé à mourir célibataire ; » mais la beauté de votre fille m'a » ébranlé, et je me décide à entrer en » ménage. Il dépend de vous de me » rendre le plus heureux des mor- » tels. » Le vieux bourgeois lui répondit qu'il était fort honoré de sa demande, et qu'aussitôt qu'il le voudrait, Julie lui donnerait la main.

Désangles parut alors aussi empressé que reconnaissant, et pria Rodolphe de le recevoir pour gendre dans deux jours. Il obtint tout ce qu'il désirait et s'en retourna fort content.

Le père de Julie l'appela aussitôt, et lui nomma l'époux qu'il lui destinait. Julie palit à ces mots, et voulut répliquer ; mais son père lui imposa silence et lui ordonna de se préparer

dans deux jours à le suivre à l'autel.

Elle se jeta aux genoux de son père le conjura de ne pas l'immoler à un vil intérêt, lui peignit le caractère odieux de Désangles, les séductions qu'il avait employées auprès d'elle ; le supplia de différer au moins un hymen qu'elle ne pouvait entrevoir sans frémir : Rodolphe fut inébranlable, et le désespoir de sa fille ne fit rien sur son âme. La tendresse paternelle et les douces affections de l'homme sont muettes dans un cœur où l'avarice a fixé sa demeure.

Le lendemain, on fit les préparatifs des noces. La nouvelle de ce mariage devint publique, et tout le monde en murmura.

Emmanuel, ne pouvant en croire ses oreilles, courut chez son amante pour apprendre son malheur. On l'empêcha de la voir, et Rodolphe lui fit dire de ne plus songer à elle. Il s'en

retourna l'âme déchirée, la mort dans le cœur ; et l'émotion que lui causa la perte de sa chère Julie, lui donna une fièvre brûlante. Il se mit au lit et versa des torrens de larmes.

La belle Julie était dans un état encore plus affreux. Après de vaines prières, voyant qu'elle ne pouvait attendrir l'auteur de ses jours, elle implora le ciel contre l'injustice de son père, repoussa avec horreur l'homme détesté qui la persécutait et lui déclara qu'elle l'abhorrerait jusqu'à la mort. Il n'en poursuivit pas moins les apprêts du mariage.

Le funeste jour arriva trop vite. On traîna Julie à l'église. Le prêtre lui demanda si elle consentait à prendre Désangles pour époux. Elle ne répondit que par des pleurs. Mais son père qui était à ses côtés, lui saisissant le bras avec fureur, lui dit d'une voix basse : « Fille rebelle ! encore un mo-

» ment de résistance, je te maudis et
» t'abandonne. »

Julie terrassée s'évanouit. On crut entendre un *oui*, faiblement prononcé, et on donna la bénédiction aux deux époux ; après quoi, on porta la malheureuse victime dans la maison de Désangles.

Cependant l'évanouissement durait toujours, et rien ne pouvait le faire cesser. On appela un médecin qui déclara que le cœur ne battait plus, et que Julie était morte !...

Les convives effrayés se retirèrent; Rodolphe sentit enfin son crime; Désangles, incapable de remords, ne pleura point son forfait. Sa passion s'éteignit avec l'objet qui l'avait allumé, et il ordonna qu'on ensevelît son épouse.

Emmanuel qui était au lit dangereusement malade, n'apprit point ce jour-là le nouveau malheur qui venait

d'arriver. Mais le lendemain, quand le son lugubre des cloches annonça l'heure des funérailles, un secret pressentiment vint l'épouvanter ; il sortit en désordre, et vit passer le corps inanimé de sa Julie qu'on portait dans la tombe.

A cette vue, le sombre désespoir lui rendit toutes ses forces ; il se jeta sur son amante, la couvrit de baisers, l'inonda de ses larmes ; on l'en arracha, et on le reconduisit chez lui, malgré tous ses efforts : « Laissez-moi, barbares, s'écriait-il ; je veux descendre avec elle dans le séjour de la mort.... La tombe réunira nos cendres, comme l'amour avait uni nos cœurs. »

On ne l'écouta point, il fut gardé tout le jour, et on ne le laissa seul que quand la nuit fut venue. Cependant, Rodolphe désolé, abandonné à lui-même, pleurait amèrement les suites

cruelles de sa violence. Personne ne chercha à calmer ses regrets. Coupable de la mort de sa fille, il était devenu, ainsi que son gendre, un objet d'exécration; et la douleur du seul Emmanuel était partagée.

Mais, sans doute par un prodige de l'amour, l'évanouissement de Julie n'était rien moins que la mort. Elle en sortit au commencement de la nuit, ouvrit les yeux et se trouva environnée d'épaisses ténèbres. Elle ne put d'abord reconnaître le lieu étroit où elle se trouvait abandonnée. Bientôt, réfléchissant à l'espèce de mort, dont elle avait senti les approches devant son odieux époux, l'idée de la tombe s'offrit à sa pensée; et l'odeur de la putréfaction qui l'entourait, lui dit assez qu'on la croyait morte, et qu'on l'avait ensevelie dans le sépulcre de sa famille.

Le soleil, en rendant la lumière au

monde , lança quelques rayons à travers les pierres mal jointes qui couvraient le caveau, et la convainquit entièrement qu'elle était dans la demeure des morts. Les ossemens et les cendres de ses ancêtres reposaient auprès d'elle, et appelèrent dans son âme des réflexions horribles. La désolation de son père, de son barbare père qui pourtant la chérissait et qu'elle ne pouvait haïr ; le désespoir d'Emmanuel qui la perdait deux fois ; l'affreuse idée de ne plus le revoir, lui que rien ne pouvait effacer de son cœur ; l'attente d'une mort épouvantable, au milieu des angoisses de la faim et de la douleur la plus noire, dans le sein de la terre qui ne devait plus la porter vivante ; toutes ces images venaient en foule s'emparer de son imagination affaissée.

Après quelques heures d'un morne silence, elle versa des larmes ; mais le

besoin de manger ne tarda pas à se faire sentir. Elle n'avait pris aucun aliment depuis le jour où son père lui avait annoncé son hymen avec Désangles. Il lui fallut néanmoins combattre contre la faim cruelle, et passer le jour dans la souffrance et le désespoir.

La nuit vint. Julie accablée ne put goûter le sommeil; et elle appela la mort. Ses mains tremblantes cherchaient quelque nourriture, et portaient machinalement à sa bouche les ossemens hideux qui se réduisaient en poudre, en approchant de ses dents.

Elle espérait perdre, avant la fin du jour suivant, le reste de ses forces, et terminer en expirant, une vie insupportable. Mais la fureur du besoin les ranima par instans et lui donna des frénésies. Elle essaya d'ébranler la pierre qui couvrait l'entrée du caveau, et fit long-temps de vains efforts. En-

fin ce que deux hommes ne faisaient qu'avec peine, la force du désespoir et la rage d'une faim dévorante, plus cruelle mille fois que la mort la plus affreuse, le produisirent en un instant dans une femme épuisée. La pierre se dérangea ; et Julie tremblante, éperdue, pâle comme un spectre, se hâta de sortir de sa tombe. La nuit recommençait sa course silencieuse ; et la malheureuse amante d'Emmanuel rentra dans la ville sans être vue.

Elle courut frapper à la porte de son père qui ne dormait point. Le vieillard descendit, et voyant ce fantôme couvert de la pâleur de la mort, les yeux égarés, mais supplians et mouillés de larmes sanglantes : « *Re-*
» *tire-toi, âme bienheureuse !* s'é-
» cria-t-il en reculant avec effroi ; ne
» viens pas me reprocher mon crime ;
» le remords t'a pleinement vengée...
» Va trouver ton époux ; il est le plus

» coupable. Attache-toi à ses pas, suis-
» le dans les ténèbres, épouvante son
» âme endurcie, et rends-lui tous les
» maux qu'il me cause. »

A ces paroles, Rodolphe se retira, en fermant sa porte sur lui. En vain Julie l'appela à son secours, il ne reparut point. L'infortunée ne savait où trouver un asile et quelques alimens, dont elle avait si grand besoin. Elle errait à l'aventure et implorait inutilement la pitié de ceux qui l'avaient connue. Tous fuyaient devant elle, et la prenaient pour un spectre.

Elle rencontra son époux qui retournait à sa maison, et s'avança vers lui. Mais dès qu'il la reconnut, il tressaillit, et sentit son sang se glacer dans son cœur : « *Retire-toi, âme bienheu-*
» *reuse !* lui dit-il ; ou si tu demandes
» des prières, demain tu seras satis-
» faite. — Quoi ! vous aussi, bar-
» bare, vous me repoussez ? reprit

» Julie ; » et elle fit un pas pour se jeter à ses genoux. Désangles épouvanté tomba à la renverse et poussa des cris de terreur, sans que personne osât sortir, tant que le spectre fut auprès de lui; et la pauvre Julie, ainsi abandonnée, voulait mourir à côté de celui qui l'avait plongée dans l'abîme du malheur, quand elle aperçut son cher Emmanuel, que le bruit de son apparition attirait en ces lieux... « O » mon ami, lui cria-t-elle d'une voix » tremblante ; fuiras-tu aussi ma pré» sence ?... »

Emmanuel, en entendant ces mots, se crut trompé par la douce illusion d'un songe ; mais bientôt il toucha les vêtemens de sa Julie, et se prosternant à ses pieds, agité de crainte et d'espoir, hors de lui, dans le tran-port et le délire. « Ombre de ma bien» aimée, lui dit-il, tu viens sans » doute me reprocher ma lenteur à

» te suivre dans la tombe ; mais at-
» tends : je ne te quitterai plus...» En même temps, il tira de son sein un poignard et voulut s'en percer le cœur. Julie lui saisit la main : « Je ne suis
» point une ombre, reprit-elle, je suis
» ton amante, que la mort n'a point
» encore frappée et que la cruelle
» faim éteindra bientôt. »—« O ciel !
» s'écria Emmanuel, c'est elle, c'est sa
» voix..., c'est bien ma Julie. » Et il la prit dans ses bras, et la porta dans sa chambre, glorieux d'un poids aussi cher. Là, le tendre amant s'empressa de rétablir ses forces et de consoler son âme brisée, ne s'occupant que du présent, sans songer à un avenir affreux, que heureusement le ciel prit soin d'embellir.

On avait transporté Désangles chez lui ; et les secours les plus prompts avaient été prodigués. Mais le coup était porté, et le malheureux mourut pendant la nuit.

Cette nouvelle ranima toutes les espérances d'Emmanuel ; il fit reposer son amante et courut trouver Rodolphe, à qui il demanda une seconde fois la main de Julie. Le vieillard le crut dans le délire, et le plaignit : « Hélas ! se disait-il, c'est encore moi » qui ai causé son malheur, comme » j'ai causé la mort de ma fille. »

Mais quand Emmanuel l'eut supplié de venir voir Julie, quand le vieillard, conduit auprès d'elle, ne put plus douter de son existence ; quand il eut appris par quel miracle elle lui était rendue, il entra dans un transport de joie qu'on ne peut sentir, si l'on n'est père ; il demanda pardon à ses enfans qui le couvrirent de caresses, et consentit à leur union.

Ce second mariage se fit avec moins de pompe que le précédent ; mais il fut généralement applaudi, tout le monde étonné voulut apprendre l'histoire de la morte-vivante ; toute la

ville souhaita le bonheur aux nouveaux époux, et le ciel ne fut point sourd à ce vœu général : Emmanuel et Julie oublièrent au sein de l'amour, toutes les peines qui avaient précédé leur hymen.

LE TRÉSOR.

Nos pères ont vu, dans la Flandre, un vieux château délabré, abandonné de ses maîtres, où des esprits revenaient, depuis longues années, le premier jour de la lune, faire le sabbat, traîner des chaînes et allumer des torches funèbres. Personne n'osait, ces jours-là, y mettre le pied ; et il serait sans doute encore un objet de terreur, si la révolution n'en avait anéanti les débris.

Six mois avant la bataille de Fontenoi, un grenadier français, passant à une demi-lieue du château, et entendant les histoires qu'on en racon- contait, voulut faire connaissance avec ces habitans mystérieux. C'était

justement le jour des apparitions. Il ne parla de son projet à personne; et, sans craindre les morts, se rendit hardiment dans un lieu où ils daignaient se montrer.

Il ne trouva partout que le silence et la solitude, et choisit une des plus belles chambres pour y passer la nuit. En l'attendant, il visita tous les coins, et ne déterra personne. Il s'enhardit du mieux qu'il put, et voyant le jour baisser, il regagna son logement d'adoption, battit le briquet, alluma deux chandelles, et chercha son sac qu'il avait déposé sur une table, et qui contenait des provisions pour son souper; mais il avait disparu, et il ne put savoir ce qu'il était devenu.

Il s'affligeait plus de la nécessité où il était de se passer de souper, que de de la perte du sac, quand il vit entrer deux grandes femmes, vêtues de blanc et couvertes de longs voiles, qui lui

mirent la nappe et lui servirent de quoi manger. « Oh ! oh ! dit-il, c'est » autre chose ! on veut me traiter... » Et il adressa la parole à ces deux femmes qui ne lui répondirent point. Quand les mets et le vin furent sur la table, elles lui firent signe de souper et se retirèrent.

Il ne se troubla point, profita de la circonstance, mangea de bon appétit et but de même. « Parbleu ! marmottait-il en lui-même tout en se » restaurant ; si c'est comme cela » qu'on reçoit ceux qui passent dans » ce château, je puis y demeurer quel- » ques jours, pour me bien rétablir » de mes fatigues, et je serai cama- » rade assez volontiers avec de pareils » esprits. »

Quand il eut mangé et bu, autant qu'il en pouvait porter, il se leva de table, arrangea son lit, mit son sabre sous son chevet, son fusil à ses côtés

et se coucha. A peine fut-il endormi, qu'il se fit dans tout le château un bruit épouvantable, dont il s'éveilla en sursaut. Il devint attentif, et vit voltiger par sa chambre deux grandes chauve-souris qui éteignirent ses chandelles. Aussitôt la chambre se remplit de flammes; et trois spectres, traînans d'énormes chaînes, entrèrent lentement et s'avancèrent vers son lit. Il voulut prendre son sabre, et ne le trouvant plus, non plus que son fusil, il commença à ressentir quelque frayeur.

L'un des spectres, se penchant sur son visage, lui demanda d'une voix grêle, ce qu'il venait chercher dans ces ruines, et pourquoi il troublait le repos des morts? Il répondit qu'il ne songeait point à les affliger, et qu'il n'avait cherché dans ce château qu'un gîte pour la nuit.—«Suis-nous donc,» disent les trois spectres ensemble.

— « Pourquoi ? ne suis-je pas bien
» ici ? — Non. »

Au même instant, il vit descendre par la cheminée quinze ou seize diables vêtus de rouge, et la tête chargée de cornes ardentes. Il se fit un bruit effroyable dans toutes les salles du château ; l'éclair brilla, les coups de tonnerre retentirent ; et il sembla au grenadier entendre tomber la grêle sur les toits et le long des murs. Cette salle était sans doute celle des rassemblemens ; car à la lueur des feux qui s'allumaient et s'éteignaient de moment en moment dans tous les coins de la salle qui se remplissait d'une épaisse fumée, il aperçut une foule d'ombres, de fantômes, de hiboux et de monstres qui entraient sous mille formes diverses, par les portes et les fenêtres que le vent faisait jouer avec fracas.

L'effroi s'empara de tous ses sens ;

il se leva et voulut fuir; mais il n'en eut pas la force. L'un des trois spectres lui prenant le bras de sa main glacée, l'entraîna avec lui; et quand il l'eut conduit, à travers des escaliers tortueux et de longs corridors, dans une grande cour entourée d'arbres, il s'arrêta et lui dit : « Ne me reconnais-
» tu point? — Non. — Eh bien! sou-
» viens-toi de celui qui combattait à
» tes côtés dans la dernière affaire, où
» nous nous trouvâmes ensemble. Je
» suis son ombre. — O ciel! toi, mon
» ami!... — Oui, condamné à errer
» pendant vingt ans, pour expier mes
» fautes. Mais retourne dans ta fa-
» mille; va dire adieu à ta mère...—
» A ma mère?...— Et dans six mois...
» mais viens... »

Le spectre l'emmena alors au pied d'un grand chêne, ôta une touffe de gazon qui couvrait un vase plein d'or monnoyé. « Prends ce trésor, lui dit-il;

» emploie-le à réparer tes affaires ; et
» dans un an, aie soin de le rappor-
» ter ici à pareil jour, ou plutôt n'ou-
» blie pas de le renvoyer ; car le ciel
» t'ôtera les moyens d'y revenir. »

A ces mots, le spectre s'engloutit. Le grenadier interdit ne savait s'il devait regarder comme un songe tout ce qu'il avait éprouvé. Il ne laissa pas cependant de s'emparer au plus vite du trésor désigné, et sortit sans obstacle du château.

Il arriva au bout de deux jours à Tournay, où demeurait sa famille. Après avoir embrassé sa femme à qui il conta ses aventures, il lui remit le trésor, en lui recommandant la plus grande discrétion. Il courut ensuite voir sa mère, qui se mourait, et qui expira dans ses premiers embrassemens.

Il comptait sur une succession considérable ; elle fut absorbée compléte-

ment par des créanciers qu'il ne soupçonnait point. Tout ce qu'il possédait d'un autre côté fut perdu dans une banqueroute ; et si le trésor n'eût été là pour remonter le commerce de laines que faisait sa femme, il l'aurait laissée dans une pauvreté absolue.

Après avoir mis ordre à ses affaires, il retourna à son régiment ; et bientôt se donna la fameuse bataille de Fontenoi. Il y eut les deux jambes emportées par un boulet de canon, et fut mis dans un hôpital militaire, d'où il put se faire transférer chez lui.

Il souffrit long-temps des douleurs cruelles. Mais il commençait à se porter assez bien, quand le moment de rendre le trésor arriva.

Quoiqu'il n'eût eu aucune apparition depuis qu'il avait quitté le château, il se rappela qu'on lui avait prédit là le trépas de sa mère, la perte

de sa petite fortune et l'état où il se voyait. L'accomplissement de toutes ces choses, lui fit bien sentir qu'il ne fallait pas offenser des gens qui en savaient si long ; et il engagea sa femme à reporter à sa place cet argent, qui s'était doublé dans leurs mains, et les mettait dans l'aisance. Mais elle n'osa s'y exposer, et la nuit indiquée était venue, sans qu'il en eût rien pu obtenir.

A une heure du matin, moment auquel le grenadier était sorti du château des spectres, il entendit un hurlement dans sa cheminée, et en vit descendre un grand homme noir, armé de griffes. Ses yeux étaient brillans comme ceux du lynx; une grosse barbe de bouc lui pendait au menton, et deux cornes recourbées lui couvraient les deux tempes. Il s'annonça pour le maître du trésor, et redemanda son bien.

A sa vue, la femme qui n'était pas couchée, s'évanouit ; et le diable courut sur elle pour lui tordre le cou. Mais le grenadier lui jeta son bonnet à la figure ; et pendant qu'il le grignottait avec la rage de se voir privé de sa proie, le grenadier lui dit que s'il n'avait pas reporté ce qu'il avait emprunté, il en était excusable, puisqu'il ne pouvait quitter le lit ; que d'ailleurs la somme était prête et qu'il pouvait la prendre. Et il lui indiqua l'armoire où elle était déposée.

Le spectre qui avait livré le trésor, parut alors ; et s'avança sans dire un mot vers son maître. Ils comptèrent l'argent, et y trouvant le tout bien en règle, ils l'emportèrent et ne revinrent plus.

La femme reprit enfin connaissance. Son mari eut mille peines à dissiper ses frayeurs. Cependant ils n'eurent depuis aucune vision, et passèrent le

reste de leurs jours dans une douce médiocrité; ce qui prouve la fausseté du proverbe que *l'argent du diable ne profite pas*.

LE SPECTRE DE SOISSONS.

Un bon marchand de la ville de Soissons, nommé Augustin, avait eu de sa femme Béatrix deux enfans, un garçon, mort trois mois après sa naissance, et une fille qui faisait alors tout leur espoir.

Quand Louise fut en âge d'être mariée, son père accorda sa main au fils de l'un de ses correspondans qui n'était jamais venu à Soissons. On envoya au jeune homme le portrait de sa future épouse ; il en fit autant à l'égard de Louise, et ils devinrent amoureux l'un de l'autre, sans se connaître davantage.

Cependant une maladie épidémique vint frapper la jeune Louise et l'emporta au bout de trois jours.

Ernest, qui s'était mis en route avec son père pour venir célébrer son mariage, arriva le lendemain à Soissons, et ils descendirent à la maison d'Augustin, où ils trouvèrent tout le monde en larmes. Ils en demandèrent le sujet, et on leur apprit que Louise avait été enterrée la veille.

Ernest donna des pleurs au sort de son amante, et son père s'efforça de consoler les parens. On soupa dans la tristesse et le silence; après quoi, Augustin conduisit ses hôtes aux appartemens qu'il leur avait préparés. Comme sa maison était étroite, il fit coucher Ernest dans la chambre de Louise.

Le jeune homme, occupé de sa perte et d'une mort si prématurée, ne put s'endormir.

A onze heures du soir, quoiqu'il fût bien éveillé et qu'il n'eût entendu ouvrir aucune porte, il vit entrer dans

sa chambre une jeune fille vêtue de blanc, qui s'approcha doucement de son lit.

Il leva la tête , et à la lueur d'une petite lampe qui brûlait encore sur sa cheminée, il lui sembla distinguer les traits de sa chère Louise. Il tira le portrait qu'il portait sur son sein, et reconnut évidemment qu'il ne se trompait point.

Ce prodige le plongea dans une mer de pensées. Les parens auraient-ils voulu l'abuser par une feinte mort? retirer leur parole ? donner leur fille à un autre ?... ou ne voyait-il qu'une vaine ombre ?.... Mais, non ; il ne croyait point aux fantômes.

Il prit alors la main de Louise et la pressant sur son cœur, il sentit bien que ses yeux ne lui faisaient point une illusion. Il baisa cette main chérie , trouva son amante plus belle que l'imparfaite image qu'il en avait reçue, lui

parla de son amour en termes brûlans ; et, voyant l'instant favorable, peu de résistance, une grande beauté, il profita de la solitude où il se trouvait, et s'enivra avec la jeune fille de tous les plaisirs de l'amour.

A la fin de la nuit, elle lui dit qu'elle était obligée de se retirer et de fuir les regards de son père et de sa mère, l'embrassa tendrement et lui donna pour gage de son amour l'anneau qu'elle portait au doigt et une boucle de ses cheveux. Ernest en retour, lui fit présent d'un collier de perles et de quelques bijoux qu'il avait apportés pour elle, et elle sortit.

Ernest se leva, ne dit rien de ce qui lui était arrivé pendant la nuit, et épia la conduite des parens de Louise, qui furent ce jour-là aussi tristes que la veille. Il ne sortit point, passa la journée à les consoler, aidé de son père à qui il fut tenté vingt fois de

confier son aventure pour lui demander ses avis.

Il se retira pour se coucher, sans avoir commis d'indiscrétion; et quand il fut dans sa chambre, il songea à tout ce qu'il éprouvait. Les parens de Louise lui avaient témoigné la tendresse la plus franche, son père, ami intime d'Augustin, ne paraissait former aucun soupçon, plusieurs personnes de la ville étaient venues pleurer la mort de la jeune fille avec les auteurs de ses jours.... Louise serait-elle donc réellement morte? L'amante, dont il reçoit les faveurs, ne pourrait-elle pas être une autre?... Mais, non, c'était bien Louise....

Elle parut alors, et le confirma dans son opinion. Ils se mirent au lit, et cette nuit s'écoula, comme la précédente, au sein de la volupté et du plus doux abandon..

Mais à son réveil, Ernest conta tout

à son père ; et le père étonné lui fit mille questions qui le jetèrent dans un grand embarras. Enfin il alla trouver Augustin, et lui demanda si sa fille était réellement morte. Augustin crut que son ami le raillait et lui fit des reproches, tout en versant de nouvelles larmes. Mais quand il eut appris ce qui avait eu lieu dans la chambre de sa fille, il voulut l'entendre encore de la bouche d'Ernest; et, plein de l'espoir de revoir son enfant chéri, sans s'arrêter sur le prodige qui la rendait à la vie, il alla tout annoncer à sa femme qui faillit s'évanouir à ces nouvelles inconcevables.

La nuit vint lentement au gré des quatre amis. Ernest se rendit à sa chambre un peu avant dix heures, et Louise arriva bientôt, toujours vêtue de blanc. Ernest ne pouvait croire encore que ce fût elle, ou du moins qu'elle fût morte, lorsque les parens

entrèrent, la reconnurent et coururent à elle pour l'embrasser.

» Hélas! leur dit-elle en les repoussant, vous m'ôtez le seul bonheur » que j'aie eu jamais; mais vous allez » me perdre une seconde fois, et per» sonne ne me verra plus. »

En même temps, elle tomba morte. On ouvrit sa fosse; on trouva, dans son cercueil vide, le collier et les bijoux qu'elle avait reçus d'Ernest; on la fit enterrer une seconde fois au milieu de la plus affreuse désolation. Ernest, frappé d'avoir reçu les faveurs d'un spectre, mourut quelques heures après, et fut enseveli avec elle.

(Je tiens cette aventure d'un vieillard de Soissons qui m'a dit l'avoir entendu raconter à son père. On trouve, dans le livre de l'affranchi Phlégon, une anecdote qui a, dans ses détails, quelque ressemblance avec celle-ci; peut-être ont-elles toutes deux la même origine.)

LE CAVALIER SANS TETE.

NOUVELLE.

Il y avait, à Reggio, un capitaine d'arquebusiers, qui passait pour le plus intrépide fier-à-bras, et le plus jaloux des maris de la ville. Sa femme, jeune et jolie vénitienne, amoureuse et habile à tout venant, selon l'usage de son pays, trouvait moyen de se donner des amans sans éveiller les soupçons de Fracastino ; elle était même parvenue à lui persuader qu'elle était la plus chaste des épouses de la contrée ; en quoi il se pouvait qu'elle ne mentît point.

Elle avait donné pour le moment toutes ses affections à un jeune bachelier en droit, qui s'acquittait merveil-

leusement bien des fonctions conjugales et promettait infiniment pour l'avenir, si le diable ne s'en mêlait; lorsqu'elle alluma dans le cœur d'un moine, qui la vit par hasard, un amour qui mit complétement en l'air le pauvre sire. L'amour, dans un moine, ne se combat pas aussi facilement que dans un autre homme ; la solitude et le désœuvrement soufflent le feu , et l'incendie ne peut bientôt plus s'éteindre que par celle qui l'a allumé.

Le père Angélo , grillé dans son harnois , et ne pouvant plus retenir la bride à sa passion forcenée , résolut d'en faire l'aveu , et se flatta d'en obtenir aisément le prix , si toutefois il trouvait Anna aussi facile qu'il le présumait ; dans le cas contraire , il ne désespérait pas encore , sachant bien que la constance et l'embonpoint en séduisent de cruelles.

Il alla donc rôder tous les soirs sous

les fenêtres de sa belle, et l'aperçut un jour qui sortait seule pour se rendre chez une de ses parentes. Il l'aborda, et après les cérémonies d'usage, il se déchargea le cœur. Anna, accoutumée à de pareils aveux, n'en fut point surprise, et ne témoigna aucune indignation. Elle regarda attentivement le père, et ne trouvant pas un mignon de couchette dans un homme gras, trapu, bourgeonné et porteur d'une énorme barbe, elle eut sur-le-champ la pensée lumineuse de s'en divertir, en attendant meilleure chance. Puis bientôt il lui vint le sage projet de se faire, auprès de son mari, un mérite de cette aventure. C'est pourquoi, après avoir écouté toutes les fadaises de son gros amoureux, et lui avoir laissé baiser sa main, couvrant son front d'une pudeur ingénue, qu'elle avait le secret d'employer à volonté, elle lui dit : « Malgré que ma

» conduite soit jusqu'ici irréprocha-
» ble, et que j'aie à jamais formé la
» sainte résolution de ne point forli-
» gner au devoir matrimonial, je vous
» avoue, mon père, que vos instances
» m'ébranlent. Ainsi, venez demain
» à minuit sous mes fenêtres; peut-
» être me déciderai-je à vous donner
» satisfaction. »

Angelo, enchanté et hors de lui-même, lui fit de nouveau mille protestations, et se retira, extravagant de joie. La belle rebroussa chemin, et de retour à la maison : « Tu ne sais pas,
» mon ami, ce qui vient de m'arriver,
» dit-elle à son époux; toute autre
» que moi aurait profité de sa con-
. quête, mais tu connais la pureté de
ma conduite !... — Eh bien ! reprit
» Fracastino d'une voix formidable,
» qu'est-ce ?... — Un amant, conti-
» nua-t-elle, un audacieux qui a osé
» me proposer... — Ventrebleu ! où

» est-il !... il faut que je lui étrille les
» oreilles. Mon épée ! mes poignards !
» mes pistolets ! ma canardière !
» mes... — Eh ! non, mon ami, il est
» bien loin. Tu ne dois pas en être
» jaloux ; d'ailleurs, sans me faire ou-
» trage, me crois-tu capable de fai-
» blesse ? Diffère ta vengeance; il vien-
» dra demain soir !.... — Quoi ? —
» Oui, pour m'en délivrer, je lui ai
» donné rendez-vous ici, demain à
» minuit, et tu pourras...— A la bonne
» heure. » Et l'époux s'alla mettre au lit, croyant avoir la perle des femmes dans sa couche. Il se leva le lendemain de grand matin, alla vaquer à ses affaires ; et le bachelier vint faire ce que le mari avait à peine ébauché.

Le soir venu, la femme dit aux voisines que son mari était allé faire un tour à la campagne et qu'il ne devait rentrer que le lendemain. Le moine égrillard l'ayant appris, en sen-

tit une joie inexprimable, et ne tarda pas à s'avancer en soupirant tendrement sous le balcon de sa conquète. Il était onze heures. Le bachelier, qui n'etait pas dans la confidence et qui n'avait pu prendre tous les ébats qu'il souhaitait dans la séance du matin, instruit aussi de la prétendue absence de Fracastino, vint un peu après le moine, et se promena dans la rue en attendant que celui-ci s'éloignât. Mais quand il le vit tenir ferme à sa place, il commença à craindre un rival et à prendre un peu de jalousie. Il savait bien qu'Anna ne se piquait pas d'être fidèle, mais il se croyait aimé et ne pouvait souffrir la pensée de partager à la fois le cœur de cette femme avec un mari et un moine. Il modéra néanmoins les transports que la présence de l'immobile Angélo élevait dans son esprit, jusqu'au moment où le père, apparemment ennuyé de faire le pied

de grue, s'avisa de monter taciturnement à l'assaut et d'escalader le balcon. Alors, ne se possédant plus, le bachelier furieux court sur son homme et lui lance une grosse pierre qui l'atteint au front. Le moine tombe lourdement en poussant un soupir et reste sans mouvement sur le pavé. Son rival, effrayé et chargé d'un homicide, se trouble, ne sait plus où il en est, et se sauve au plus vite. Mais en chemin il réfléchit aux suites que pourrait avoir son crime, si quelqu'un trouvait le mort, et qu'on s'avisât de courir après l'assassin; c'est pourquoi il retourne à tout hasard auprès du cadavre, essuie le sang qui coulait avec abondance, bande la plaie, dresse le corps contre la porte du capitaine, et s'en retourne à son logis. Il prend lestement ce qu'il a de plus précieux, monte à cheval de bon matin, et sort de la ville.

Cependant, quand minuit sonna, le capitaine mit la tête à la fenêtre, et aperçut le moine collé contre sa porte. Sa vue alluma en lui une colère qu'un rien pouvait exciter, et, en proie à toutes les fureurs de la jalousie, il descendit l'escalier, armé de quatre pistolets et d'un bon bâton.

Aussitôt qu'il ouvrit la porte, le corps du moine s'ébranla et tomba sur le capitaine. Celui-ci, croyant que le galant ne faisait ce mouvement que pour l'étrangler, le saisit à la gorge et se mit à jouer rondement du bâton sur les épaules du mort qui ne disait mot et recevait tout sans rien rendre. A la fin, le jaloux, fatigué de battre, s'arrêta un instant pour reprendre haleine; et voyant que son champion ne se relevait point, il commença à s'apaiser; il lui adressa la parole, lui dit des injures autant qu'il le jugea convenable, et ne reçut point de ré-

ponse. Alors il s'effraya. Il appela sa femme qui accourut avec une chandelle, et s'aperçut aussitôt que le moine était mort. Cet incident l'épouvanta à un point qu'elle jura dans son âme d'avoir désormais des amans, sans en rien dire à son mari et de ne plus causer la mort de personne ; ce fut sur cette bonne pensée qu'elle rentra, par l'ordre exprès de Fracastino.

Pour lui, il sentit bien qu'il serait infailliblement pendu, si on connaissait son extravagante escapade ; c'est pourquoi, comme la crainte de la potence donne parfois des idées salutaires, il prit le cadavre sur ses épaules, traversa deux ou trois rues et l'appuya contre une colonne sous le portail de la maison d'un jeune seigneur. Il lui mit sous la main, son bâton malencontreux, et plaça auprès de lui une paire de pistolets sur une borne, sans doute pour le faire croire malfaiteur,

ou pour tout autre motif que je n'ai pas su. Après cela, il regagna son lit, et se coucha sans pouvoir dormir.

A quelques momens de là, le jeune seigneur revint d'un bal où il avait passé la nuit ; et quand il fut près de sa porte, il aperçut le personnage noir à qui il demanda ce qu'il faisait là si tard ? Le moine ne répondant rien, il s'avança vers lui, et le prenant au collet, il le secoua si rudement qu'il le fit tomber sur la borne où étaient les deux pistolets qui roulèrent à terre. Le jeune seigneur, voyant des armes, prit le moine pour un assassin, et sans lui laisser le temps de se mettre en défense, il tira son épée et lui en donna un coup dans sa robe. Mais le voyant fort pacifique, il revint de son soupçon ; s'approcha de lui, le croyant ivre ou endormi. Il ne tarda pas à voir qu'il était mort, et songeant que, si on trouvait ce cadavre devant sa porte,

on pourrait lui susciter quelque mauvaise affaire , il le prit et le reporta justement devant la porte de Fracastino.

Celui-ci, qui ne dormait point, descendit un peu avant le jour pour savoir s'il ne se passait rien dans la rue qui pût regarder son aventure ; et retrouvant le moine en sentinelle devant sa maison , il recula avec effroi et s'imagina voir un revenant. Enfin l'aurore approchait, et il n'y avait pas de temps à perdre ; il reconnut donc que le corps qu'il voyait était bien celui qu'il avait assommé, le prit entre ses bras, l'entra dans sa maison , et le revêtit d'un costume algérien qu'il avait pris au champ de bataille, dans une descente de ces barbares aux côtes de Reggio; puis il le coiffa d'un turban ; le plaça sur un étalon auquel il il le lia fortement , et le conduisit à la porte de la ville où il le laissa , aban-

donnant au cheval le soin de le tirer d'embarras.

L'animal suivit la grande route, et arriva deux heures après le lever du soleil dans un endroit planté de tilleuls ; il s'y arrêta et se mit à brouter l'herbe. En ce moment, le bachelier qui se sauvait au hasard, arriva aussi dans le même lieu. Sitôt qu'il distingua le costume et la figure barbue du cavalier, il prit bravement la fuite, sans oser regarder derrière lui, se croyant dans un voisinage de brigands ou de Maures, dont ce terrible géant était au moins le général. Mais en fuyant, il comptait sans son hôte ; la jument qu'il montait, éveilla l'appétit de l'étalon qui portait le moine ; et plus le tremblant bachelier pressait sa monture, plus l'étalon allongeait ses enjambées; de sorte que le pauvre jeune homme se sentait mourir de peur.

Enfin, après avoir fait environ une lieue dans cette effroyable agitation, il crut qu'il effrayerait peut-être à son tour ce déterminé poursuiveur, s'il lui montrait un peu de courage; il lui cria donc inopinément de s'arrêter ou qu'il lui en cuirait; et comme il ne répondait rien, il se retourna d'un air décidé, tira sa rouillade et lui coupa la tête. Le chef redoutable tombant sur la poussière, se détacha du turban, et le bachelier reconnut sa victime qui portait au front la marque de sa brutalité. Sa frayeur redoubla alors, et il se sauva de plus belle. Mais combien il fut plus épouvanté encore, quand il se vit poursuivi par ce cavalier sans tête! Il reconnut sensément que le diable avait pris cette forme pour le tourmenter, et, tout en se signant, il arriva à demi-mort dans un petit bourg où on l'arrêta, ainsi que le cheval qui portait le corps du moine décapité.

On le mena devant le juge qui fut fort embarrassé de prononcer sur cette affaire diabolique, et fit conduire tout l'attirail au duc de Reggio. On lui apporta bientôt la tête du moine ; et, après bien des recherches, toute l'affaire s'expliqua. Le duc trouva la chose si singulière, qu'il pardonna aux coupables ; et le bachelier n'osa plus depuis faire l'amour sur les terres du prochain (*).

(*) Ceux qui connaissent la littérature italienne, sauront où j'ai puisé le sujet de cette nouvelle.

GABRIELLE DE PROVENCE.

Un peu avant la première croisade, la Provence florissait sous les lois d'un souverain aussi juste que brave. Il avait rempli l'Europe du bruit de sa gloire, et ses cheveux blanchissans couvraient encore une vigueur et un courage qui le faisaient respecter de tous ses voisins. Maintenant en paix, il ne s'occupait que du bonheur de ses peuples et donnait tous les mois des fêtes, où s'exerçaient les plus vaillans chevaliers et où brillaient les plus belles dames de cette charmante contrée.

La fille du comte de Provence, l'aimable Gabrielle, en faisait les honneurs. Gabrielle, à la fleur de l'âge, était belle comme la naissante aurore: de longs cheveux châtains, flottant en

boucles ondoyantes sur des épaules plus blanches que l'albâtre, un teint de lis et de roses, une bouche vermeille où siégeaient la candeur et le doux sourire, des yeux expressifs, le plus beau front du monde, une taille admirablement dessinée, et surtout un cœur généreux, une âme noble, un esprit cultivé et plein de charmes, lui attiraient les hommages de tous les seigneurs de la France.

Mais quoiqu'on nous ait peint si parfaits les amans de ces temps héroïques, il n'en est pas moins vrai qu'on trouvait alors, comme aujourd'hui, plus d'inconstans et de parjures que d'amans fidèles; et le cœur de Gabrielle tremblait de parler trop tôt. Tous les jeunes princes qui cherchaient à lui plaire, se désespéraient de la trouver insensible.

Albin, neveu du comte de Champagne, parut alors à la cour de Provence,

où sa renommée l'avait précédé. Albin était jeune; mais son esprit, mûri par l'étude et le travail, lui donnait déjà l'expérience d'un vieillard. Son âme était fière et noble. Inébranlable dans ses projets, fixe dans toutes ses affections, il regardait la légèreté et l'inconstance, comme les plus viles des faiblesses humaines. Il avait la physionomie mâle, le sang bouillant, le maintien modeste, un courage poussé jusqu'à la témérité. Quant aux passions, il savait leur commander et les vaincre.

Le comte de Provence annonça une fête pour le lendemain de son arrivée. Quand la lice fut ouverte, les chevaliers entrèrent, la lance en arrêt, et les juges du camp donnèrent le signal du tournoi. Albin en eut toute la gloire et alla déposer ses lauriers aux pieds de Gabrielle. Mais celui que tant de braves n'avaient pu vaincre,

celui qui venait de terrasser tant de rivaux fut vaincu par le regard d'une femme.

Albin n'avait pas encore aimé. Il ne croyait même pas à l'amour. L'amitié seule avait jusqu'alors régné dans son cœur, et jusqu'alors il avait défié l'amour de lui ôter le repos. Mais à la vue de Gabrielle, il se troubla, pâlit, et ressentit, sans les connaître, les premiers traits de cette flamme toute-puissante, que peu de cœurs ont le don de bien sentir. Il se retira tout pensif, occupé des charmes de la jeune princesse.

Gabrielle, de son côté, n'avait pu le voir sans émotion. Sa valeur, sa fierté, sa modestie, le bruit de ses vertus et de sa gloire, tout l'intéressait en faveur de ce jeune chevalier.

Huit jours s'écoulèrent, pendant lesquels l'amour fit des progrès rapides. Albin s'aperçut enfin qu'il ai-

mait, que sa nouvelle passion lui ôtait le repos, et que rien ne pouvait la vaincre; aussi ne le tenta-t-il point. Il y trouvait trop de douceurs, et c'eût été lui ôter la vie, que de chasser désormais de son cœur la pensée de Gabrielle.

On célébra de nouveaux tournois, où il se couvrit encore de lauriers; et comme personne ne put le vaincre, on le nomma : *le Chevalier aux armes terribles*.

Cependant l'ermite Pierre prêchait les croisades dans toutes les cours de l'Europe. Le bruit de cette coalition superbe éveilla le courage des chevaliers, et les valeureux Provençaux ne furent pas les derniers à prendre les armes.

Albin fut rappelé par son oncle pour marcher avec son père à la conquête de la Terre-Sainte, à la tête de ses cohortes. Si cet ordre fut cher à la

gloire du jeune amant, il fut cruel à son amour. Il fallait se séparer de l'adorable princesse qui régnait sur toutes ses pensées! .... Mais avant, il résolut du moins de lui avouer son ardeur, et de lui jurer une constance éternelle.

Il la trouva le soir dans les jardins du palais, seule et occupée d'un amant dont elle payait la tendresse du plus vif retour.

Il saisit ce moment favorable, et lui exprima dans les termes les plus respectueux, la flamme brûlante qu'il ressentait pour elle. « Peut-être, lui
» dit-il enfin, dédaignerez-vous l'of-
» frande d'un cœur qui ne respire que
» pour vous; mais du moins quand je
» cours aux périls de la guerre, ne
» soyez pas assez cruelle pour m'ôter
» à jamais tout espoir; ou si je vous
» suis odieux, parlez, belle princesse,
» la mort vous vengera bientôt d'un

» téméraire qui n'est coupable que de » vous avoir trop aimée. »

Il se tut à ces mots, et la douce Gabrielle lui laissa voir par son trouble qu'il était heureux. Le chevalier, au comble de ses vœux, lui fit le serment de l'aimer jusqu'à la mort et au-delà. La nuit vint; et, le dirai-je ?... tous deux ivres de leur bonheur, en proie au plus tendre délire, trop faibles pour modérer le tumulte de leurs sens, les jeunes amans s'oublièrent.... et se séparèrent coupables; mais en se répétant qu'ils s'aimeraient éternellement, et que la mort même ne pourrait les désunir.

Albin retourna le lendemain à la cour de son oncle, et l'armée coalisée pour la cause de la religion partit bientôt sous la conduite du sage Godefroi de Bouillon.

Le comte de Provence, malgré son grand âge, eût voulu prend part à

cette guerre ; mais sa présence était nécessaire dans ses états; il resta donc avec quelques chevaliers, et un petit nombre de soldats pour garder les places fortes, et maintenir les vassaux dans le devoir.

Cependant le souvenir d'Albin occupait jour et nuit la pensée de Gabrielle. Elle se rendait tous les soirs au bosquet qui avait été témoin de leurs aveux; et là, tirant de son sein l'anneau nuptial que son amant lui avait donné, elle priait le ciel de le lui rendre aussi fidèle qu'elle jurait de l'être.

Mais le ciel voulait éprouver son courage, et punir sa faiblesse.

Les rivaux du chevalier aux armes terribles, renouvelèrent bientôt leurs poursuites; et, décidé à l'obtenir les armes à la main, s'il ne l'obtenait de bonne grâce, le fier Théobald, comte de Foix, l'un des plus riches et des

plus puissans seigneurs du midi, demanda la main de Gabrielle. L'alliauce était trop honorable pour que le comte de Provence la refusàt. Il conseilla donc à Théobald de gagner la tendresse de la jeune princesse, et lui promit de le recevoir pour gendre dans deux mois.

Théobald se retira satisfait ; et le comte de Provence alla trouver sa fille, et lui dit qu'il était temps enfin de lui donner un époux, qu'il avait choisi le comte de Foix, qu'elle devoit donc s'accoutumer à le regarder comme l'unique objet de son amour.

Gabrielle, frappée de la foudre, resta muette, et s'abandonna aux larmes ; le père attribua cette émotion au regret de le quitter, et chercha à consoler sa fille. Mais il s'aperçut bientôt que son cœur n'était plus libre.

Il voulut savoir qui elle osait aimer sans l'aveu de son père ; Gabrielle lui

avoua que les vertus et le courage d'Albin de Champagne l'avaient rendue sensible pour la première fois, et que le ciel même ne pourrait bannir de son cœur son image adorée.

Le comte de Provence, furieux à ces paroles, lui défendit de prononcer son nom davantage, et la menaça de sa malédiction, si elle ne se disposait à obéir. Il s'éloigna ensuite, et Théobald ne tarda pas à venir offrir ses vœux et sa main à celle qu'il aimait. Il fut reçu avec froideur, et aurait dû s'apercevoir combien il était odieux, si l'amour, et non l'intérêt, avait été son guide.

Il n'en poursuivit pas moins ses projets; et l'instant fatal d'un hymen détesté arrivait à grand pas, quand Gabrielle reconnut qu'elle était enceinte.

Elle avait jusqu'alors formé la résolution de fuir la veille de son mariage, si ses pleurs ne pouvaient flé-

chir son père ou l'engager au moins à le différer. Mais quand elle sentit dans son sein le gage de son amour, elle se décida à devancer sa fuite, et l'exécuta le soir même.

Malheureusement une de ses filles qui n'était pas dans la confidence, la voyant disparue, courut l'annoncer à son père, qui envoya à sa poursuite.

Gabrielle, après avoir marché pendant fort long-temps, arriva accablée de lassitude auprès d'un bois solitaire. Elle s'y enfonça, s'assit au pied d'un arbre et se mit à pleurer. Hélas! elle avait bien sujet de pleurer!... Seule maintenant dans le monde, exilée de la cour de son père, frappée peut-être de sa malédiction, séparée par les mers, de l'amant qu'elle idolâtrait, sans appui, sans asile, sans ressource, que ne devait pas craindre une jeune fille, dépourvue d'expérience, en se hasardant parmi un monde corrompu,

et entièrement inconnu pour elle. Elle ne pouvait pas compter sur le travail de ses mains : on l'avait élevée en princesse ; et la molle éducation des grands leur apprend à jouir des faveurs de l'inconstante fortune, comme s'ils ne devaient jamais éprouver ses funestes retours.

Tandis qu'elle se plongeait dans ces tristes pensées, elle entendit une voix qui lui criait de prendre courage. Elle se leva précipitamment, et aperçut derrière elle, à la lueur du crépuscule, un fantôme blanc qui s'évanouit aussitôt.

Cette vision la jeta dans de nouvelles réflexions ; elle ne pouvait définir ce qu'elle sentait; quand le bruit des pas de plusieurs chevaux vint frapper son oreille. Elle reconnut sur-le-champ les chevaliers de la cour de son père qui accouraient à toute bride, ayant à leur tête le fier Théobald. Elle

voulut les éviter ; mais elle n'avait point échappé à leurs regards, et ils furent auprès d'elle avant qu'elle eût fait cent pas.

Le comte de Foix, sans lui dire un seul mot, la fit monter sur un cheval et la reconduisit au palais. Son père voulut l'accabler de sévères reproches; mais la voyant pâle, défaite, prête à défaillir, il ordonna qu'on la mit au lit et qu'on appelât son médecin. Puis il apaisa Théobald et lui dit de tout espérer du temps qui est aussi quelquefois le père de l'amour, comme il en est trop souvent le bourreau.

Le médecin, tout en déclarant que la princesse était dans un état alarmant, s'aperçut de sa grossesse. La prudence l'empêcha néanmoins d'en parler avant que Gabrielle fût rétablie. La maladie fut longue, et l'amante du tendre Albin ne dut son retour à la vie qu'aux plus grands ménagemens

ou plutôt à un miracle de la tendresse maternelle qui lui donna la force de supporter la honte, le jour et les maux que l'amour lui causait.

Lorsque sa santé fut raffermie, le médecin n'eut pas besoin de parler. Il y avait cinq mois que le chevalier aux armes terribles avait quitté le sol de la Provence, et chacun s'aperçut aisément de l'état de la princesse. On peut juger de la colère de son père, quand il apprit cette nouvelle. Il jura de laver son affront dans le sang des perfides, et envoya des gardes à la porte de Gabrielle qu'il ne voulut plus voir.

Mais sa fureur n'était rien, si on la compare à la rage que ressentit alors le comte de Foix. Il cria hautement vengeance et demanda que les coupables fussent jugés. La mort, et une mort cruelle, était le prix d'une semblable faute.

On ordonna donc aux juges de se rassembler; et Gabrielle parut chargée de liens devant son père.

Elle fut forcée de tout avouer, et le comte de Provence indigné, et repoussant avec horreur la fille qui le couvrait de honte, la maudit, et prononça la peine de mort.

Il allait se retirer aussitôt, quand il s'éleva un vieux chevalier qui demanda qu'on en retardât l'exécution de sept jours pour laisser le temps à son séducteur ou à quelqu'un qui soutînt ses droits, de se montrer en lice, comme défenseur de la coupable.

Les juges y consentirent, et on reconduisit Gabrielle dans son appartement. Les six jours qui devaient précéder sa mort, s'écoulèrent dans le deuil et les larmes, et personne ne sembla s'intéresser à la malheureuse princesse.

Quand le soleil du septième jour

fut levé, les hérauts d'armes sonnèrent du cor, et on ouvrit la lice. Le tombeau de Gabrielle était creusé ; on devait l'y plonger vivante, si aucun chevalier ne soutenait sa cause. Théobald parut la fureur dans les yeux, et provoqua le téméraire qui oserait se mesurer avec lui pour la défense du crime. Tous les assistans restaient immobiles, quand on vit accourir à toute bride un chevalier inconnu, couvert d'armes noires et portant un panache, un écu sans devise ; une épée et une écharpe, noirs comme ses armes. Son coursier était de même couleur. On lui ouvrit la barrière ; il salua la princesse, et courut sur Théobald. Sa visière était baissée et aucun des spectateurs ne pouvait voir son visage.

Le combat s'engagea ; les deux champions se portèrent des coups terribles ; mais la lutte était inégale, et

Théobald tomba mourant et percé de coups sur la poussière.

Après ce premier exploit, le chevalier noir se retira au bout de l'arène; tout à coup le frère du comte de Foix s'élança contre lui; et roula bientôt à côté de Théobald sur le sable ensanglanté, perdant par trois blessures et son sang et la vie.

Trois autres chevaliers eurent le même sort, et nul n'osait plus se hasarder contre l'inconnu.

Alors le comte de Provence indigné chercha à recouvrer dans son courroux son antique valeur. Il monte un jeune coursier, et s'avance sur le chevalier noir. Mais celui-ci, abaissant le fer de sa lance, refusa le combat. « Quoi! lâche, tu crains la mort?.. » s'écria le comte. —J'ai prouvé, ré» pondit l'étranger d'une voix sépul» crale, que Victor de Champagne » n'est point un lâche. — Victor de

» Champagne, reprit le comte.... il
» est mort en descendant en Pales-
» tine. — O ciel! se dit tout bas Ga-
» brielle, Victor de Champagne! le
» père de mon époux!... — Cheva-
» lier, continua le comte de Provence,
» tu nous trompes; et je t'ordonne
» de te découvrir. — Je pourrais bra-
» ver tes menaces, répondit l'incon-
» nu, et m'échapper, malgré tous tes
» efforts; mais tu le veux?.... Vois
» donc?... »

A ces mots, il leva sa visière et montra la figure épouvantable d'un spectre. Tous les assistans frémirent; et, après un moment de silence, le fantôme, ouvrant sa bouche décharnée, parla en ces termes: « Peuples
» de la Provence, j'ai reçu la mort,
» en mettant un des premiers le pied
» sur la Terre Sainte. Mon fils com-
» battait à mes côtés. Je connaissais
» son amour. Le ciel m'a révélé dans

» la tombe le malheur de votre prin-
» cesse ; j'en suis sorti pour punir ses
» accusateurs par l'ordre de ce Dieu
» qui a dit : *Que celui qui est sans pé-*
» *ché lui jette la première pierre !....*
» Quand l'Éternel a pardonné, serez-
» vous plus inflexibles que lui ? »

En disant ces paroles, le spectre disparut, et tous les assistans demandèrent la grâce de la princesse. Le comte de Provence ne répondit rien, et rentra dans son palais. On porta la princesse dans sa chambre, et la foule se retira.

Cependant Albin moissonnait des lauriers dans les champs de la Palestine ; et toujours fidèle à son amante, toujours occupé d'elle, il était loin de soupçonner tout ce qui se passait en Provence, quand il en fut averti par un songe.

Il alla trouver l'ermite Pierre, le cœur rempli d'alarmes, et lui deman-

da ses sages avis. Pierre l'écouta avec bonté, lui dit de compter sur l'appui du ciel, et de venir le trouver le lendemain.

Sur le soir, le saint ermite se mit en prières, et implora les lumières du Dieu de clémence.

A peine fut-il endormi, que le père d'Albin lui apparut, revêtu des mêmes armes qui le couvraient, quand il donna la mort au rival de son fils. « Celui qui pardonne les faiblesses, » lui dit Victor, m'envoie vers vous » pour vous ordonner de conduire » demain mon fils en Provence, et de » l'unir à Gabrielle. » L'ombre s'évanouit ; et Pierre s'éveillant rendit grâces à l'Éternel.

Le lendemain, dès que l'aurore eut dissipé les ténèbres de la nuit, Albin se rendit à la tente de l'ermite. « Sui- » vez-moi, mon fils, lui dit Pierre. » En même temps il le conduisit au

bord de la mer où ils s'embarquèrent. Et, après une heureuse navigation, ils reconnurent le beau ciel de la Provence.

Pierre se présenta devant le comte et lui dit : « Que le bonheur et la paix » du ciel descendent sur votre tête!..» Le comte, reconnaissant le vénérable ermite, s'inclina profondément, et lui demanda ce qui pouvait l'amener de la Terre Sainte sur le sol de la Provence. « L'ordre de l'Éternel, répon- » dit Pierre. Le Père de tous les hu- » mains oublie les plus grands crimes, » et vous ne pouvez pardonner les er- » reurs.... Voici l'époux que le ciel » donne à votre fille. » Et en même temps il fit entrer Albin qui se jeta aux genoux du comte, en avouant une faute qu'il venait réparer.

Le comte de Provence, ému, étonné, ne put rien refuser à l'envoyé de Dieu. Il fit avertir sa fille qui ac-

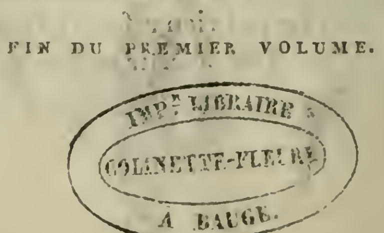
courut, tressaillant de surprise et de joie. Son père mit sa main dans celle de son amant, et ordonna de tout préparer pour les noces.

Elles se célébrèrent le lendemain avec une pompe extraordinaire ; le peuple, avide de fêtes, s'y porta en tumulte ; car pour le vulgaire, tout ce qui est rare a des attraits, la mort d'un grand coupable, comme l'hymen d'un grand prince.

Pierre donna aux époux la bénédiction nuptiale, et leur promit d'heureux jours ; après quoi il retourna à l'armée chrétienne.

C'est, dit-on, depuis ce temps qu'on a aboli les peines terribles qui expiaient les faiblesses des jeunes filles ; et cette indulgence n'a pas laissé d'augmenter un peu, tous les ans, le nombre des nouveaux nés.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE

DU PREMIER VOLUME DES CONTES NOIRS.

